

KARTON



ALTERNATIVE MUSIC, DIY & PIRACY



FR/EN

Nous ne sommes pas peu fiers de vous présenter ce numéro #9 pour clore cette année 2022! Et pour cause: nous sortons notre premier zine avec couverture épaisse (et non une feuille A3 repliée. Oui, on se la raconte!), enrichit d'un artwork original signé Elías Taño! Nous avons découvert ses fresques murales en nous baladant dans plusieurs lieux auto-gérés en Europe. Le voir aujourd'hui dessiner dans notre zine s'inscrit dans une certaine logique, mais c'est surtout une grande source de satisfaction et de joie.



En parlant de joie — vu qu'on aborde des sujets plutôt dark par ici..., c'était aussi le thème d'un édito du journal régional l'Empaillé, basé dans le sud-ouest de la France. À l'époque, ce texte nous avait beaucoup inspiré et invité à aller de l'avant («Résister joyeusement»/ Numéro 3 régional – Automne 2021). Quitte à creuser le sujet, autant interviewer l'équipe de la revue pour en savoir plus sur leurs motivations, leurs objectifs et leurs façons de faire (page 22)!

Nous avons aussi interviewé la Brigada Flores Magon, groupe légendaire de la scène skin antifa parisienne à l'occasion de la

sortie de leur dernier album (page 38), et les argentines de Penadas Por La Ley, activistes du punk depuis 1993 (page 4)!



Vous l'aurez compris, on s'est fait plaisir tout au long de ce numéro. C'est ce que nous continuerons à faire pour les suivants... Difficile de mener à bien les projets collectifs si l'on ne s'amuse pas un peu;) Et même si l'on séclate, c'est quand même beaucoup de travail et de sueur!! Un grand merci aux différentes rédacteur·rice·s, dessinat·eur·rice·s et aux autres traducteur·rice·s qui forment notre petite équipe en Karton.



On va s'efforcer de faire évoluer le zine pour lui donner la meilleure forme possible dans les mois et les années à venir... À vous retours! Vous connaissez notre adresse mail ;)

Bonne lecture!

We are more than proud to present to you this number #9 issue to close the year 2022! And here's why: this is our first zine with a thick cover (not a bent A3 paper. Yes, we're showing off), and it's even upgraded by an original artwork by Elías Taño! We've discovered his murals while wandering in different collective places around Europe. Seeing him drawing in our zine today seems logical, and it is a great source of satisfaction and joy.



Speaking of joy — since we've been talking about dark subjects around here... — it was also the theme of the south-west of France based local journal L'Empaillé's editorial. This editorial had inspired us a lot back then, and it had motivated us to go forward («Joyfully resist» / regional issue n. 3 — Autumn 2021). And since we're digging into this subject, we've also been interviewing the journal team to know more about their motivations, their goals and they way of doing things (page 22)!

We've also been interviewing the Brigada Flores Magon, legendary band of the skin antifa parisian scene, for the release

of their last album (page 38). Also, we interviewed the argentinian Penadas Por La Ley, punk activists since 1993 (page 4)!



You get it, we've enjoyed ourselves for this issue. And that's what we'll keep on doing for the next ones... It's hard to carry collective projets if you don't get some fun ;) And even though we're having a good time, we're still hustling and sweating!! A huge thanks to all the different redactor·esse·s, illustrat·or·esse·s, and other translators, that make up our little Karton team.



We'll manage to keep the zine growing, and try to give it the best possible form in the months and years to come... Tell us what you think! You know our e-mail address ;)

Have a good read!

SOMMAIRE

- 04 A D.I.Y Band – Penadas Por La Ley
- 12 Tonk'ART – Elias Tanos
- 22 Worldwide Activists – L'Empaillé
- 30 Review Album – Sara ATH
- 34 Review Album – Syndrome 81
- 38 A D.I.Y Experience – Brigada Flores Magon
- 46 Through a Greek Eye – 0-100
- 52 Karton Rouge – Roller Derby
- 58 The playlist of... Vidda
- 59 Strip – Boulyks Junior
- 60 Quality Streets – Franck Alix

EDITORIAL

Contributors:

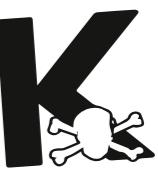
POLKA B., NINO FUTUR, REDA, MOMO TUS, ALKISTIS A. PINPIN 30, LE JEUNE BOULYKS, MYRTOUILLE, BABA

Traductions:

JULIE B, ALICE N., BABA, ALI, NINO FUTUR

GRAPHICS

Cover & Portfolio: ELIAS TANO
Illustrations: MADEMOISELLE PIN, MOMO TUS, NINO FUTUR
Photos Quality Streets:
FRANCK ALIX
Art Director: ZIGGY SPIRIT



PRICE: 5 €
CONTACT US ON:
karton.diy@gmail.com

www.karton-zine.com

NO RACISM,
NO SEXISM,
NO HOMOPHOBIA

A D.I.Y. BAND

interview avec PENADAS POR LA LEY

Pionnières du punk en Argentine au début des 90's, les filles de Penadas Por La Ley ont pris leurs valises pour définitivement emménager au Pays Basque en 2001. Depuis, les sorties d'albums et tournées se sont enchaînées sans relâche jusqu'en 2022 où l'énergie créatrice du groupe est plus que jamais d'actualité. Si le dernier album en date Sale temps pour la liberté («Malos tiempos para la libertad») portait rage et colère, le nouveau disque Irautz Gara ne fait qu'enfoncer le clou avec sincérité et engagement sous une qualité musicale toujours propre aux «Penadas»! — Face à cette longévité impressionnante, nous ne pouvions qu'interviewer le duo original du groupe en tournée (Nayla et Faby), comptant aujourd'hui 4 membres. Calées en terrasse, on commande des verres et on discute. Asseyez-vous avec nous.

Prepos recueillis par Baba

Karton Nayla Fabi

Votre groupe a été créé en 1993. Comme décririez vous la scène punk et féministe en Argentine à cette époque ?

Cette question on doit la poser à Fabi qui a commencé avec le groupe en 1993. Moi je les ai rejoindes en 1995.

De mon point de vue il n'y avait rien. Tout était très macho, et ça l'est toujours! A ce moment là, on voulait juste faire un truc entre nous. On était 3 femmes au départ et on ne voyait pas de meuf qui incarnait une sorte de «référence» ou de modèle féministe. Comme il n'y avait rien, on a commenté à faire du bruit. Et c'est ainsi, qu'on en est là aujourd'hui... sans grandes prétentions!

Il faut savoir qu'en Argentine on était sous le joug d'une dictature jusqu'en 1983. C'est seulement à partir des années 90 que la scène punk a commencé à se développer. C'était grave cool niveau punk-hardcore mais il n'y avait que de mecs. Et c'était toujours très macho oui.

Vous êtes donc le premier groupe punk de meufs en Argentine?

On peut dire ça. En tout cas à notre connaissance! Peut-être qu'il y avait des meufs qui faisaient aussi du punk en cachette. En tout cas, on a été les premières à sortir un album! J'ai commencé dans un groupe de mecs mais j'ai toujours voulu jouer avec des meufs. À cette époque-là, je suivais Penadas por la



Pioneers of punk in Argentina in the early 90's, the girls of Penadas Por La Ley moved indefinitely to the Basque Country in 2001. Since then, album releases and tours have continued relentlessly until 2022, when the band's creative energy is more relevant than ever. If the last album Bad times for freedom («Malos tiempos para la libertad») brought rage and anger, the new CD Irautz Gara insists with sincerity and commitment under a musical quality always specific for "Penadas"! Given this impressive longevity, we were able to interview only the original duo of the band on tour (Nayla and Faby), today they are 4 members. We ordered drinks on the terrace and discussed. | Take a seat with us ;)

By Baba — Translations Baba & Ali

Karton Nayla Fabi

The band was created in 1993, how can you describe the punk feminist scene in Argentina in those days?

This question is for Fabi who started in the group in 1993. I joined them in 1995.

From my point of view, there was nothing. Everything was very chauvinist and it is still to this day. Back then, we wanted to do something just between us. We were 3 women at the beginning

Karton Nayla Fabi

ley partout et Fabiana m'a proposé de rejoindre le groupe deux ans plus tard. (On raconte cette histoire dans la chanson 1995 inclue dans notre dernier EP, Iraultza Gara).

Quelles sont les influences musicales, et (ou) les artistes qui vous ont motivé à créer le groupe?

On écoutait surtout du punk basque, et c'est pour ça qu'on habite actuellement à Bilbao. Nos principales références étaient La Polla Records, Kortatu, Parabellum ou Eskorbuto. Notre rêve était de jouer au Pays Basque. Ça fait 21 ans qu'on y est et on est très contentes.

"Penadas por la ley" est un nom de groupe très singulier, et fort. Pourquoi l'avoir choisi?

L'Argentine est une république mais le vote est obligatoire. Si tu ne votes pas, tu es "penado por la ley" (punie par la loi). La condamnation change chaque année. Cela peut-être une amende, mais tu peux aussi ne plus pouvoir sortir du pays. Ma sœur (ancienne batteuse du groupe), n'avait jamais voté de sa vie. Elle a donc été 'penada por ley'. On a kiffé le nom et voilà.

Est-ce que vous considérez Penadas por la ley comme votre forme d'activisme, votre moyen d'engagement politique?

Oui, c'est un moyen qu'on a pour dénoncer certaines injustices. C'est notre grain de sable.

La politique est partout. Je ne comprends pas ceux qui clament 'Je m'en fous'. Les injustices politiques et sociales qu'on rencontre ou qu'on vit parfois nous-mêmes (et surtout les femmes) nous concernent directement à tous.tes. C'est pour ça qu'il faut prendre position et donner son point de vue. Nous on le fait à travers la musique. Elle nous permet de cracher toute la merde qu'on doit avaler.

C'est aussi une sorte de thérapie.

Est-ce que vous avez trouvé au Pays Basque une dynamique artistique et militante particulière comme le veut la réputation? Est-ce d'ailleurs pour cela que vous vous êtes installées à Bilbao à votre arrivée en Europe?

Oui, on s'identifie beaucoup aux paroles d'autres groupes basques et à leur lutte. D'ailleurs, comme on a déjà dit, la plupart des groupes qu'ils nous ont inspirés sont basques et c'est pour cela qu'on a déménagé.



Karton Nayla Fabi

and we saw no girl who embodied a kind of reference or feminist model. Because there was nothing, we started making some noise. And this is how we are here today...without any pretense!

It should be noted that in Argentina we were under a dictatorship until 1983. It wasn't until the 90s that punk began to flourish. The punk-hardcore level was really cool, but it was just guys. And that was always very sexist, yes.

So, you are the first girls' punk band in Argentina?

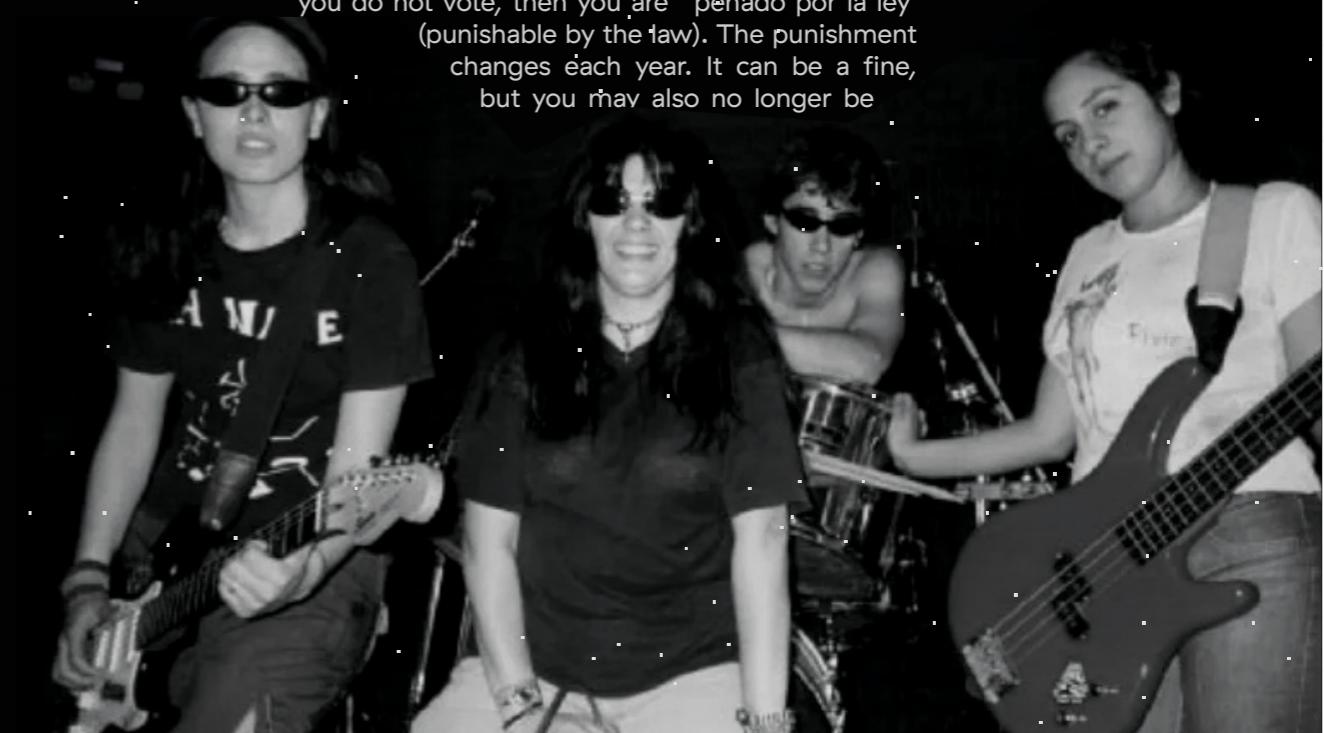
You might say so. At least, to our knowledge. Maybe there were other girls who also did punk on the sly. Anyway, we were the first ones to release an album. I started in a band of guys but I've always wanted to play with girls. At that time, I was following Penadas por la ley everywhere and Fabiana asked me to join the band two years later. (We told this story in the song 1995 included in our latest EP, Iraultza Gara).

What are the musical influences and the artists who motivated you to create the band?

We listened especially to Basque punk, which is why we currently live in Bilbao. Our main references were La Polla Records, Kortatu, Parabellum and Eskorbuto. Our dream was to play in the Basque Country. It's been 21 years that we've been here and we're very happy.

"Penadas por la ley" it's a very unique band name. Why did you choose it?

Argentina is a republic but voting is compulsory. If you do not vote, then you are 'penado por la ley' (punishable by the law). The punishment changes each year. It can be a fine, but you may also no longer be



Karton Nayla Fabi

Je crois que dans les années 1980, il se produisait au Pays basque quelque chose de similaire à ce que nous avons vécu en Argentine après la dictature. C'est vrai qu'il n'y avait pas de revendication féministe et cela nous a manqué. Heureusement la situation a changé, même si il y a encore beaucoup à faire.

Comment avez-vous appréhendé votre pratique, par rapport à ce que vous connaissiez en Amérique Latine? Peut-on dire que le groupe a "changé" suite à ce déménagement?

Le changement le plus fort que l'on ait ressenti, c'est le passage direct des années 80 aux années 2000. Il y avait un système d'État providence totalement différent ce que nous connaissons.

Tout le monde avait accès à des amplis et à des instruments incroyables. Cela aurait été impossible à avoir en Argentine, même en travaillant toute sa vie. Quand on a débarqué, nous étions vraiment choquées. Pendant une certaine période, nous n'avons pas joué parce que les fils de Faby étaient très petits, et nous devions nous adapter à cette nouvelle vie. Mais on s'est vite rendu compte qu'ici, on avait l'opportunité d'avoir des revenus et d'améliorer la qualité de nos soins.

On pouvait désormais payer les baguettes, louer une salle pour répéter, manger... et nous aventurer à faire des



Karton Nayla Fabi

able to leave the country. My sister (former group drummer) had never voted in her life. She was 'penada por la ley'. We loved the name and that's all.

Do you consider Penadas por la ley as your tool of activism and political engagement?

Yes, it's a way to report some inequalities. It's our grain of sand.

Politics is everywhere. I do not understand those who say 'I don't care'. Political and social injustices that we encounter or that we experience sometimes ourselves (and above all women) concern us all directly. That's why you have to take a stance. We do that through music. It allows us to spit out all the shit that we've to swallow.

It's also a kind of therapy.

Did you find in the Basque Country an artistic and militant dynamic as required by reputation? Is that why you settled in Bilbao when you arrived in Europe?

Yes, we identify a lot with the lyrics of other Basque bands and their struggle. By the way, as we've already said, most of the bands that inspired us are Basque and that's why we moved.

I believe that in the 1980s, we experienced a similar situation in Argentina following the dictatorship in the Basque Country. It's true that there was no feminist revindication and we missed it. Thankfully, the situation has changed, although there is still much work to be done.

How did you understand your music practice compared to what you knew in Latin America? Can we say that the band has 'changed' as a result of this move?

The biggest change that we have experienced is the transition from the 1980s to the 2000s. There was a welfare state system completely different from what we knew. Everyone had access to amplifiers and amazing instruments. This would not have been possible in Argentina, even if you worked hard your whole life. When we arrived, we were truly shocked. We didn't play for a while because Faby's sons were very young and we needed to adjust to our new life. But we soon realized that we had the opportunity here to have income and to improve our sound quality.

We could now afford drumsticks, rent a rehearsal space, eat... and to be touring elsewhere. Being able to record an album with the money that we earned independently gave us more creative free-



Karton Nayla Fabi

tournées ailleurs. Le fait de pouvoir enregistrer un album avec l'argent que l'on gagnait de façon indépendante nous a donné plus de liberté créative. Ce processus d'adaptation a pris un peu de temps, et en 2010 nous sommes vraiment revenues à la charge.

Quelles sont les expériences de tournée en Europe qui vous ont le plus marqué ? Pourquoi ?

On a halluciné avec la façon de faire les choses en France, surtout en Bretagne. Quand nous sommes allées au festival Vive le Punk, on a pensé qu'on s'était trompé d'endroit ! Là-bas il n'y avait rien ! C'était un coin paumé au milieu d'une montagne et en plus il faisait moche.

On est arrivées dans une énorme grange où la porte était tenue par quatre bâtons de bois, genre pour les animaux. Quelqu'un nous a appelé et nous disait: 'par là, par là'. On est entré et il n'y avait pas de musique, on marchait et il n'y avait rien. Quand on est arrivées à la porte, ils l'ont ouvert, et le son des concerts nous a décoiffé. Il y avait une ambiance de fou, en plus c'était un festival écolo qui n'e dérangeait pas les animaux autour.

Ce n'est pas parce que tu es punk que tu dois bâcler les choses. Ça fait déjà longtemps qu'on s'est rendu compte qu'on pouvait faire autrement, en intégrant et surtout en respectant tout le monde. Vivre le punk dans cet état d'esprit, c'est ce que j'aime le plus.

Des projets à venir ?

Hahah oui, demain on va en Bretagne. Et comme projet futur... présenter l'album !

Pendant la pandémie on a enregistré un album Iraultz Gara, qui est sorti grâce au soutien des gens via un crowdfunding. À la base, il était seulement disponible pour les gens qui nous le demandaient. Mais après, nous avons parlé avec 6 ou 7 petits labels (plus le nôtre Guerrera Records), et nous avons fini par le sortir. On est très fier.e.s du résultat, c'est pour cela qu'on a tant hâte de le présenter au public et de continuer à profiter de jouer tant que nos forces nous le permettent.

Karton Nayla Fabi

dom. This adaptation process took a little longer, and in 2010 we really came back.

What are the experiences on tour in Europe that impressed you the most? Why?

We freaked out with the way of doing things in France, especially in Brittany. When we went to the Vive le Punk festival, we thought that we were in the wrong place! There was nothing there! It was an isolated place, in the middle of a mountain and the weather was awful.

We arrived at a huge barn where the door was fastened by four wooden sticks. Someone called us and said: 'this way, this way'. We came in and there was no music, we were walking and there was nothing. When we reached the door and they opened it, we were blown away by the noise of the concerts. There was a crazy atmosphere; moreover, it was an eco-friendly festival that didn't disturb the animals around.

Just because you're a punk doesn't mean you have to botch things. It has been a long time since we've realized that we could do things differently, by integrating and especially by respecting everyone. Living punk in this state of mind is what I like the most.

Future projects?

Hahah, tomorrow we go to Brittany. And as a future project.... release the album!

During the pandemic we recorded an album: Iraultz Gara, that came out thanks to people's support through crowdfunding. It was originally only available to those who had asked for it. But then, we talked to 6 or 7 small labels (including ours, Guerrera Records) and we released it at the end. We are very proud of the result, which is why we look forward to presenting it to the public, and to keep playing as long as we can.



It has been a long time since we've realized that we could do things differently, by integrating and especially by respecting everyone.



Living punk in this state of mind is what I like the most.

KARTON

ELIAS TANO

Interviewer Elías Taño ? Rien de plus logique pour l'équipe de Karton : ses peintures recouvrent la plupart des murs des squats que nous visitons à travers l'Europe depuis plusieurs années ! Immédiatement reconnaissables, de Poznań à Granada en passant par Bari, les fresques imposantes du natif de Tenerife (îles Canaries) rendent un hommage appuyé au DIY, initiatives collectives solidaires, actes antifascistes et réquisition de bâtiments abandonnés dédiés à l'accueil des réfugiés.

Aujourd'hui installé à Valence en Espagne, Elías Taño anime des ateliers, auto-édite ses ouvrages, perfectionne sa technique de sérigraphie, et surtout (pour notre plus grand plaisir) dégaine pots, échelles et pinceaux pour recouvrir des surfaces particulièrement massives en pleine rue.

Au cœur de cet univers graphique engagé (mais muet), voici l'occasion d'en savoir un peu plus sur la vision du mystérieux Elias !

Par : Polka B. – Trad : Polka B. & Nino Futur



Peux-tu te présenter brièvement ? Comment as-tu commencé à peindre ?

Je suis quelqu'un qui mets tout son temps et son enthousiasme dans le dessin sur beaucoup de supports différents. La trame principale de mon travail reste le dessin politique. Une façon de dessiner qui s'inscrit dans une appartenance de classe bien spécifique et dans un sens de la mémoire antifasciste. J'ai commencé à peindre par hasard, sur la façade d'un théâtre appartenant à des amis au Chili. C'était improvisé, mais j'ai tout de suite compris la capacité mobilisatrice que peut avoir un mur quand on y expose des questions politiques.

Tu as choisi de garder ton vrai nom, tandis que les graffeurs utilisent un pseudo. L'illégalité (donc l'anonymat) n'est-elle pas conciliable avec ta peinture ?

À proprement parler, je ne suis pas vraiment lié au monde du

graffiti ou du «street art». Je suis venu au format mural comme une conséquence politique de mon travail de dessinateur.

Si vous êtes capable de réfléchir l'espace public et les contradictions du système capitaliste, que vous pouvez créer une conscience de classe, et anticiper que vous devez remettre en question les rapports de force, pourquoi ne pas le faire ?

L'anonymat n'a aucun sens pour moi dans un travail qui est politique, donc je n'ai pas besoin de cacher mon visage. Comme à la base je ne travaillais pas exclusivement sur le mur, cette décision de cacher mon identité ne m'était pas venue.

Ton style de dessin est immédiatement reconnaissable. Par quelles étapes es-tu passé dans l'évolution de ton style ?

Le style est toujours une conséquence involontaire. C'est le résultat d'années de dessin,

d'observations, de plaisir, et de votre propre sensibilité. En ce sens, mon travail est inspiré par de nombreuses références qui peuvent aller de la pop culture, au graphisme ou au cinéma soviétique.

La méthode adoptée a toujours été premièrement : la copie. «Voler» des ressources graphiques, visuelles ou esthétiques qui m'ont intéressé. Deuxièmement : «mélanger» toutes ces références, les adapter à ma propre sensibilité, à ma façon de penser. Et troisièmement : développer une façon de dessiner qui correspond à ma personnalité, c'est-à-dire utiliser un minimum d'énergie pour obtenir un maximum de résultats. Dessiner de manière simple, agréable. À côté de ça, je reconnaiss qu'on peut se restreindre dans un seul style.

Cette façon de limiter son travail à une seule approche rend paresseux. Et la paresse est l'un des grands ennemis de la créativité.

Quelles ont été tes influences ? Comment définiras-tu ton univers ?

Mes influences les plus lointaines dans le temps commencent probablement avec Picasso et le cubisme. En passant par la peinture murale de la Brigade Ramona Parra du Chili (El Mono González), ou Eduardo Muñoz Bachs (affichiste cubain). En passant bien sûr par toute la production d'affiches anarchistes et communistes (même socialistes) pendant la guerre civile espagnole. Même chose pour les affiches soviétiques, celles de la Révolution Culturelle de Mao. Des artistes comme Keith Haring et des dessinateurs contemporains comme Clara Iris, Joan Manel, Roc Blackblock, Pablo Delcielo, etc...

Ma vision du monde est un univers traversé par la lutte des classes. Par le besoin de



représenter les objectifs de la lutte sociale, ceux du marxisme-léninisme. Je me focalise sur l'objet politique que l'histoire oublie souvent : la classe ouvrière.

Pourquoi avoir choisi de privilégier la peinture acrylique et le pinceau ?

Par simple limitation. Je n'ai jamais étudié la peinture ou d'autres formes de travail à grande échelle, je me suis donc limité à cette technique que j'ai plus ou moins pu apprendre en autodidacte. Même aujourd'hui, je ne suis pas très bon avec ça. Mais j'ai peur de m'essayer à d'autres techniques.

L'absence de dégradé de couleurs vient-elle d'un choix esthétique ou d'une contrainte technique (je pense à la sérigraphie) ?

Cela vient probablement de mes références visuelles, puisqu'il était déjà présent dans mon travail avant que je commence à travailler la sérigraphie. Dans la couleur directe, je trouve un certain type d'application concrète des idées, c'est une façon de travailler qui fuit le maniérisme, ou la virtuosité.

Et dans son essence même se trouve le fondement solide de ce que je pense devoir être un objectif politique pour le champ des idées : avec le minimum, donnons le maximum.

Avec ce que nous avons à notre portée, avec le plus élémentaire, pour obtenir des résultats probants. Finalement, un art qui interpelle l'être humain dans sa condition de travailleur.

Comment as-tu découvert la culture DIY ?

C'est grâce à un groupe d'illustrateurs

musiciens, de gens du théâtre à qui j'ai commencé à m'identifier au fil des années, et là je suis devenu membre de certains groupes, et nous avons mis en place des ateliers de sérigraphie en se concentrant sur la nécessité de générer notre propre base culturelle. De prendre les moyens de production intellectuelle pour générer un écosystème extérieur (mais non marginal) à un autre type de culture. Une culture en nette opposition avec les intérêts mercantilistes du marché de l'art, du capital et de l'idée qu'il faille «réussir» pour vivre de l'art.

Nous avons découvert ta peinture dans des lieux autogérés (au Rozbrat de Poznań, à l'Ex Caserma Rossani de Bari...). Que représentent ces endroits pour toi ? Comment s'établit le contact avec les occupant.e.s, et quelles sont les étapes qui te mènent à repeindre leurs façades ?

Visiter ces espaces a été pour moi une façon d'appréhender le monde d'une manière différente. Ce sont des espaces dans lesquels les relations de pouvoir du monde capitaliste n'existent pas. Dans lequel nous essayons, avec toutes nos erreurs, de construire un autre monde. Et sinon, du moins des espaces libres de toute logique mercantiliste. Je dirais donc que les espaces autonomes sont les seuls où les relations humaines sont encore possibles.

Dans certains cas, lorsque vous peignez dans ces lieux, un espace différent est créé à la fois pour ceux qui l'habitent et pour les habitants du quartier. L'art peut parfois être une fenêtre. Il peut connecter différentes sensibilités et aider à composer un message intégrateur des différentes luttes politiques. De la dissidence de ces espaces on peut générer un monde meilleur, mais il est essentiel de communiquer la beauté qui y est générée : politique, culture, sport, participation citoyenne, écologie, féminisme... Le militantisme manque souvent de capacité à communiquer la richesse qui se passe à l'intérieur des espaces libérés. Et là l'art, la fresque murale qui sort dans la rue, qui est peinte collectivement et qui implique finalement tout le quartier, la ville en somme, génère la communauté dont nous avons besoin pour rompre avec le virus du capital.



Comment s'est développée ta conscience politique ? Par le biais de ta pratique artistique, en parallèle, ou par d'autres moyens ?

Un militant Guatémaltèque m'a dit un jour : « d'abord la politique, ensuite l'art ». Bien que pour un artiste cela semble dur et moralisateur, ce n'est pas sans raison. Je pense que notre sentiment politique passe avant tout, votre conscience que vous avez acquise au fil des années. Une prise de conscience qui est traversée par votre condition sociale, votre sexe, votre origine, etc... vous pouvez passer de nombreuses années à prendre cette prise de conscience. Apprendre à utiliser l'art pour systématiser ces sensibilités prends du temps, mais c'est essentiel pour ceux qui sentent qu'avec l'art ils peuvent obtenir un outil pour lutter contre l'oppression. Dans mon cas, c'était la politique d'abord. Et puis vint l'art. Et bien des années plus tard, ce camarade guatémaltèque est venu me rappeler (à une époque où je l'avais peut-être oublié) que la politique passe toujours en premier.

Peux t'on parler de «militantisme graphique» ? Penses-tu qu'il soit possible de passer un message en peignant ? Quel est ton avis sur le sujet ?

Absolument. Ma forme de militantisme en politique passe par le graphisme. Souvent je n'ai ni le temps ni l'énergie pour pouvoir participer à des projets, à des AG que je considère comme essentielles. Alors, je dis aux camarades

de compter sur moi dans cet aspect. Ce que je peux offrir à la lutte. Que je suis une partie de plus du militantisme sur ces aspects. Ni mieux ni pire. Un de plus. Je crois que de nombreux messages peuvent être diffusés à travers une fresque, et ils sont nécessaires et importants. Et pour cette raison, beaucoup de peintures murales ont été effacées par des groupes fascistes. S'il n'était pas possible de partager une contre-information, un message de résistance, pourquoi cela vous dérange-t-il autant ? Je crois que c'est nécessaire. C'est une obligation morale de l'artiste qui se sent révolutionnaire, qui croit à la destruction de ce système pourri. Qu'il est prêt à se dépouiller de ses priviléges pour arriver à la fin de la lutte des classes. Le militantisme graphique est possible, en plus, je dis qu'il est nécessaire. Et il n'est pas assez pris en compte par les camarades.

Tu as également fondé la compagnie théâtrale «Atirohecho», peux-tu nous en parler ?

Atirohecho est un projet de théâtre politique que j'ai monté avec ma compagne Carla Chillida. Elle en est la directrice et le moteur révolutionnaire de ce groupe, l'artiste prolétaire par excellence. Elle a été pour moi, dès mon plus jeune âge, une école d'apprentissage politique et artistique. Atirohecho est un espace où toutes les révoltes qui ont besoin de chansons trouvent leur place. En lisant, en écoutant ou en dansant un slogan. Tandis que les textes sont écrits patiemment et laborieusement. C'est

précisément au moment où le militantisme, l'art et la politique s'entremêlent que se produit Atirohecho.

Que penses-tu des commandes institutionnelles à l'initiative des mairies, qui «engagent» des artistes étiquetés «street-art» pour repeindre des façades ? Ne penses-tu pas que ces tentatives de récupération peuvent nuire au message initialement contestataire de certaines fresques ?

Il y a très peu de cas où des artistes politiques occupent ces espaces. Parfois, dans de petits événements, dans des lieux où l'on ne nous attend pas. Mais la logique mercantile de ce type de contrats me donne l'intuition qu'ils servent à d'autres fins que les intérêts de générer un cadre de conscience collective sur les problèmes du capitalisme. Ils sont plutôt une vitrine désireuse de tourisme pour des passants qui se sentent à l'aise, qui trouvent agréable ce type d'art monumental, qui n'entre pas en conflit avec les problèmes sociaux. Ce sont des espaces pour un art qui n'altère pas la "paix sociale". Ils n'interrompent pas le sommeil chaleureux de la bourgeoisie. Je crois que ce ne sont pas des espaces où il y a une bataille d'idées. C'est du plaisir visuel, sans place pour les voix dissidentes. Il peut y avoir une critique sociale, bien sûr, mais toujours à partir d'un consensus majoritaire. Pas à partir de positions radicales. Ces projets s'inscrivent dans l'organisation bourgeoise du territoire, une manière de prendre en compte l'art comme simple objet décoratif.



Quels sont tes projets futurs ?

Un roman graphique sur le MPAIC, le mouvement indépendantiste des îles Canaries dans les années 70. A travers la figure d'Antonio Cubillo, militant révolutionnaire et anticolonialiste. On se souvient de lui pour les luttes panafricanistes pour la libération des chaînes économiques et politiques qui nous étaient imposées dans les territoires

subeuropéens. Un projet qui va me prendre beaucoup de temps encore...

Quels sont les lieux que tu rêverais de peindre un jour ?

Partout où la peinture peut générer un sentiment de communauté, remonter le moral, réchauffer les coeurs, motiver l'esprit combatif de la classe ouvrière dans ses luttes inlassables :



contre le génocide capitaliste, sioniste, machiste. Contre l'oppression, du côté des damnés de la terre.

Quels sont les 3 albums de musique qui pourraient le mieux représenter ton univers graphique ?

Al final de este viaje de Silvio Rodriguez
Rural de Tesa
Las desheredadas de Tribade





Interviewing Elías Taño? Nothing more logic for Karton zine: his paintings are covering most of the squats walls we visited around Europe! Immediately recognizable, from Poznàn to Grenada or also Bari, the huge murals from the Tenerife native (Canaries islands) give a huge tribute to DIY, collectives initiatives, antifascist acts and abandoned buildings requisition for the refugees.

Now living in Valence, Spain, Elías Taño is hosting workshops, self-editing books, improving his screenprinting skills, and mostly (to our greatest delight) put out paint buckets, ladders and brushes to cover up massive surfaces in the streets.

At the heart of his committed (but mute) art, here's the occasion to know a little bit more about the vision of the mysterious Elias!

By: Polka B. – Trad: Polka B. & Nino Futur

Can you introduce yourself briefly? How did you started painting?

I am someone who puts all his time and enthusiasm into drawing, on many different mediums, the main frame of my work remains political drawing. A way of drawing that makes part of a very specific class membership and a sense of anti-fascist memory. I started painting by chance, on the frontage of a theater belonging to friends in Chile. It was all improvised, but I immediately understood the mobilizing capacity a wall can have when you expose political issues on it.

You chose to keep your real name, whereas graffiti writers who uses a signature. Illegality (anonymity) is not conceivable with your art ?

I'm not really connected to the graffiti world or "street art" stuff, I came to the mural format as a political consequence of my work as a designer.

If you are able to reflect the public spaces and the contradictions of the capitalist system that you can create class consciousness, and anticipate that you have to question the balance of power, why not? Anonymity makes no sense to me in a political work, from which I don't need to hide my face. Concerning this decision, initially I did not work exclusively on the walls, so this decision to hide my identity did not come to me.

Your style is immediately recognizable. Which steps did you took to improve your own style?

Style is always an unintended consequence. It's the result of years of drawing, observations, pleasure, and own sensibility. With sense, my work is inspired by many references, which can range from pop culture, graphic design or Soviet cinema. The method adopted has always been firstly: copying. "Stealing" graphic, visual or aesthetic resources that interested me. Secondly: "mix" all these references, adapt them to my own sensibility, and my way of thinking. And thirdly: developing a way of drawing that corresponds to my personality, which is, using a minimum of energy to obtain maximum results; drawing in a simple, pleasant way, that I enjoy the most (if it is possible to appreciate working). On the contrary, I recognize in the style a limitation form. This way of limiting your work to a single approach makes you lazy. And laziness is one of the greatest enemies of creativity.

Who are your influences? How can you describe your universe?

My most distant influences probably starts with Picasso and Cubism. Passing by the mural of the Ramona Parra Brigade of Chile (El Mono González), or Eduardo Muñoz Bachs (Cuban poster artist). Passing of course through all the production of

anarchist and communist (even socialist) posters during the Spanish Civil War. Even chosen for Soviet posters, those of Mao's Cultural Revolution. Movie posters from all over the Soviet bloc. Artists like Keith Haring and contemporary designers like Clara Iris, Joan Manel, Roc Blackblock, Pablo Delcielo, etc... My vision of the world is a universe crossed by the class war, by the needs to represent the goals of the social struggle, those of Marxism-Leninism. And for this, always figure the political object that history often forgets: the working class.

Why did you chose acrylic and brushes for your art?

By a simple technical limitation. I never studied painting or other forms of large-scale work, so I limited myself to this technique which I was more or less able to learn on my own. Even today, I'm not very good at it, and I'm afraid to try other techniques.

Does the absence of color gradation come from an aesthetic choice or from a technical constraint? (thinking about screenprinting)?

It probably comes from my aesthetical references, since it was already present in my work before I started working on screen printing. In direct color I find a certain type of direct application of ideas, it's a way of working that eschews mannerism, and virtuosity.

And in essence it's the solid foundation of what I think should be a political goal: with the minimum, give the maximum.

With what we have on reach, with the very elementary, to obtain convincing results, an art that interprets the human being in his worker's condition.

How did you discovered DIY culture ?

Thanks to a group of musicians, illustrators, theater people with whom I began to identify over the years, I became a member of groups, and we set up screen printing workshops and we focused on the need to generate our own cultural base, to take the means of intellectual production to generate an outside ecosystem (but not marginal) to another type of culture. A culture in clear opposition to the mercantilist interests of the art market, capital, and the idea of mandatory success to live from art.

We discovered your art into autonomous places (Rozbrat in Poznan, Ex Caserma Rossani in Bari...). What does those places represents for you? How did you get in touch with the occupiers, and how did it work

before you came painting their walls?

Visiting those spaces was a way for me to see the world in a different way. These are spaces in which the power relations of the capitalist world do not exist. In which we try, with all our mistakes, to build another world. And if not, at least free spaces from any mercantilist logic. So I would say that autonomous spaces are the only ones where human relationships are still possible.

In some cases, when you paint in these places, a different space is created both for those who inhabit it and for the inhabitants of the neighborhood. Art can sometimes be a window, sometimes it can connect different sensibilities and help compose an integrating message of different political struggles. From the dissidence of these spaces we can create a better world, but it is essential to communicate the beauty that is produced there: civic politics, culture, sport, participation, ecology, feminism... Activism often lacks the ability to communicate the richness that happens inside the liberated spaces. And there art, murals that goes out into the street, which is painted collectively and which ultimately involves the whole neighborhood, the

Can we talk of «graphical militancy»? Do you think it is possible to share a message with a painting? What's your point of view about this?

city in short, has created the community we need to break with the virus of capital.

How did you developed your political consciousness? Though your artistic practice or other means ?

A Guatemalan activist once said to me: "first politics, then art". And although for an artist it seems harsh and moralizing, it is not without reasons. I think our political feel comes first, your awareness that you have acquired over the years. An awareness that is crossed by your social condition, your sex, your origins, etc... you can spend many years becoming aware of this awareness. Learning to use art to systematize these sensitivities can take time, but it is essential for those who feel that through art they can obtain a tool to fight against oppression. In my case, it was politics first. And then came the art. And many years later, this comrade from Guatemala came to remind me (at a time when I was lost perhaps) that politics always comes first.

Absolutely. My form of activism in politics goes through graphic design. Often, I have neither the time nor the energy to be able to participate in projects, general assemblies that I consider essential. So, I tell the comrades to count on me in this aspect. What I can offer to the cause. I am one more part of the activism on these aspects. Neither better nor worse. I believe many messages can be conveyed through a mural, and they are necessary and important. And for this reason, many murals have been erased by fascist groups. If it was not possible to share a counter-information, a message of resistance, why does it bother you so much? I believe it is necessary. It is a moral obligation of the artist who feels revolutionary, who believes in the destruction of this rotting system. That he is ready to deprive himself of his privileges to arrive at the aim of the class war. Graphic militancy is possible, in addition, I would say that it is necessary. And it is not sufficiently taken seriously by the comrades.

You also founded a theatre company «Atirohecho», can you talk about it?

Atirohecho is a political theater project that I set up with my partner Carla Chillida. She is the director and the revolutionary motor of the group, the ideal proletarian artist. It has been for me, from an early age, a school of political and artistic learnings. Atirohecho is a space where all the revolutions that need songs find their place. By reading, listening or dancing slogans. While the texts are written patiently and laboriously. It is precisely when activism, art and politics intertwine that Atirohecho occurs.

What do you think of institutional orders from town halls, who «hires» artists for «street-art» to paint huge murals? Don't you think that those recovery attempts can

skew the protester aspect of street paintings?

There are very few cases where political artists took these spaces. Sometimes, in small events, in places where we are not expected. But the mercantile logic of this type of contracts gives me the intuition that they serve other ends than the interests of generating a framework of collective consciousness on the capitalism issues. It's like a showcase eager for tourism for passers-by who feel at ease, who find this type of monumental art pleasant, which does not conflict with social problems. It is spaces for an art that does not compromise (neither the one who pays nor the one who performs). That they do not alter the "social peace". Let them not interrupt the warm sleep of the bourgeoisie. I believe that these are not spaces where there is a battle of ideas, nor cultural. They are spaces of visual enjoyment, and so there is no room for dissenting voices. There can be social criticism, of course, but always based on a majority consensus. Not from radical

positions. These projects are part of the bourgeois organization of the territory, a way of taking into account art as a simple decorative object.

Any projects for the future?

A graphic novel about the MPAIC, the independence movement of the Canary Islands in the 70s. Through the figure of Antonio Cubillo, revolutionary and anti-colonialist activist. He is remembered for the pan-Africanist struggles for liberation from the economic and political shackles imposed on us in the sub-European

territories. A project that will take me a lot of time...

Your dream place to paint ?

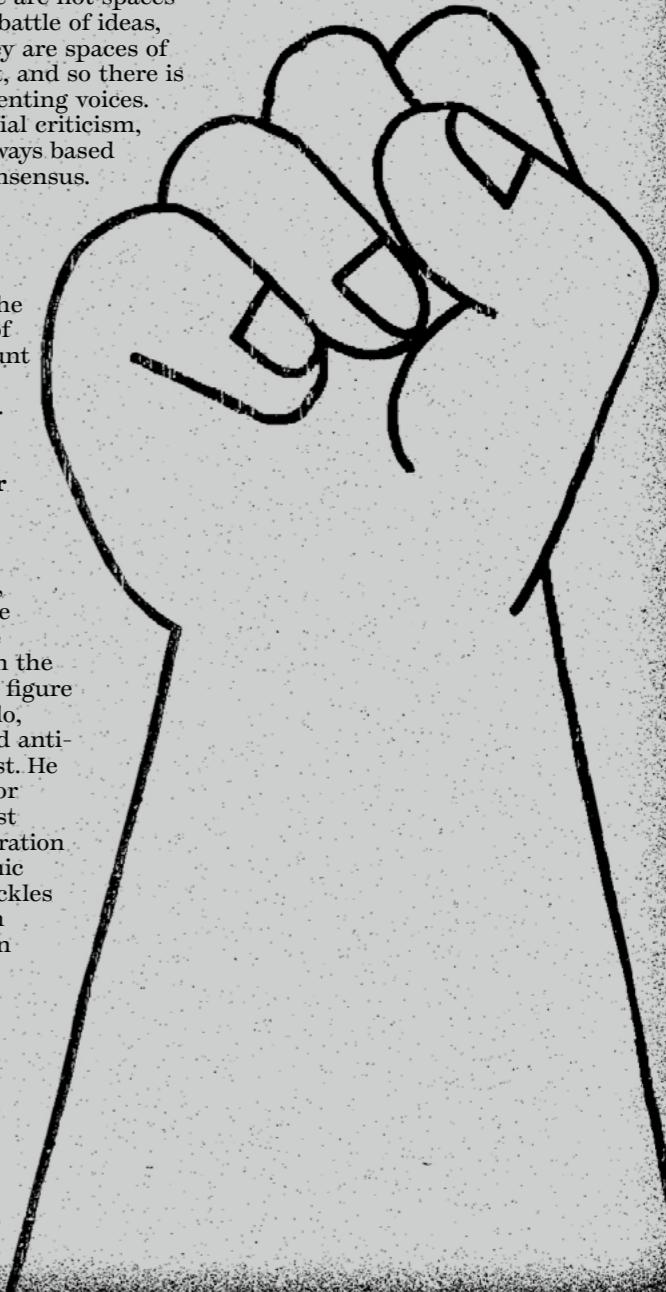
Wherever painting can generate a sense of community, lift morale, warm hearts, motivate the struggling spirit of the working class in their tireless fights: against capitalism, Zionism, machism, genocides. Against oppression, on the side of the wretched of the earth.

What are the 3 musical albums which describes the best your graphical universe?

Al final de este viaje by Silvio Rodriguez

Rural by Tesa

Las desheredadas by Tribade



**WORLDWIDE
ACTIVISTS**

L'EMPAILLÉ

"une presse libre pour l'occitanie"

Vu de l'extérieur, L'Empaillé est une revue militante de très bonne facture basée en Aveyron. En mars 2021, nous avons constaté que le trimestriel devenait régional (diffusé sur l'ensemble de la région Occitanie)... et qu'il était désormais tiré à plus de 20000 exemplaires ! Du jamais vu dans le sud-ouest de la France, surtout avec un contenu aussi radical, engagé et diamétralement opposé aux lignes éditoriales bien sagement rangées du côté du pouvoir (La Dépêche en tête, pour ne pas la citer). Nous pensons que c'était impossible, L'Empaillé l'a fait !

Voici le compte-rendu de notre discussion avec Simon, membre de l'équipe du journal. – Si vous souhaitez en savoir plus sur le journal, consulter les articles ou vous abonner: <https://lempaille.fr/>

Propos recueillis par Polka B.

Comment présenterais-tu le journal à quelqu'un qui n'en a jamais entendu parler ?

Ça dépend à qui je parle... (Rires) On essaye de faire un journal local engagé qui relaie les luttes sociales de tous horizons. On le voit comme un relais des luttes avec un volet « enquête critique » face à la bourgeoisie, au pouvoir politique, économique et médiatique. On essaie aussi de ne pas se placer dans le « journalisme classique ». On aime ce côté décalé qui incite à développer des imaginaires. Cela peut passer par la poésie. On aime aussi parler à la première personne dans les articles. Ce sont bien souvent les personnes qui mènent directement des combats qui prennent la plume et retrouvent leur vécu, sans intermédiaire. Écrire sur ce qui touche personnellement, c'est un parti pris qui peut compléter l'angle des enquêtes vues de l'extérieur.

Comment avez-vous eu l'idée de lancer l'Empaillé ? Pourquoi s'être étendu à l'échelon régional ?

Je viens de Lille et avec d'autres amis nous écrivions dans La Brique. Quand j'ai débarqué par ici avec d'autres, nous voulions continuer sur cette lancée. Nous avions la volonté de percer ce plafond de verre qui restreint souvent la portée des petits journaux alternatifs qui tirent à 1000 exemplaires. On voulait tenter quelque chose. On n'avait pas non plus l'ambition de concurrencer les « gros médias », juste cette



envie d'aborder certains sujets en touchant davantage de personnes. À un certain moment, on a pu développer un réseau qui s'étendait au-delà du département de l'Aveyron. Il y avait un côté exaltant dans l'idée de s'étendre. Petit à petit, nous en sommes arrivés à imprimer 20000 exemplaires tous les trois mois. La zone de diffusion est assez grande, et pour un journal comme le nôtre, je pense que c'est quelque chose de nouveau.

"Free press for
Occitanie"

L'EMPAILLÉ NEWSPAPER

Seen from the outside, L'Empaillé is a militant and very valuable review based in Aveyron. In March 2021 we noticed the quarterly newspaper had become a regional one (published all over the Occitanie area)... and is now printed to more than 20 000 copies ! Something never seen before in south-western France, especially with such a radical and committed content diametrically opposed to editorial policies obediently conformed to the side in power (La Dépêche in front, not to quote it). We thought it was impossible, L'Empaillé did it !

Here is the report of the talk we had with Simon, member of the newspaper's team. – If you wish to learn more about the newspaper, read articles or subscribe, you can visit their website: <https://lempaille.fr/>

Words gathered by Polka B. – Trad: Alice N. & Julie B.

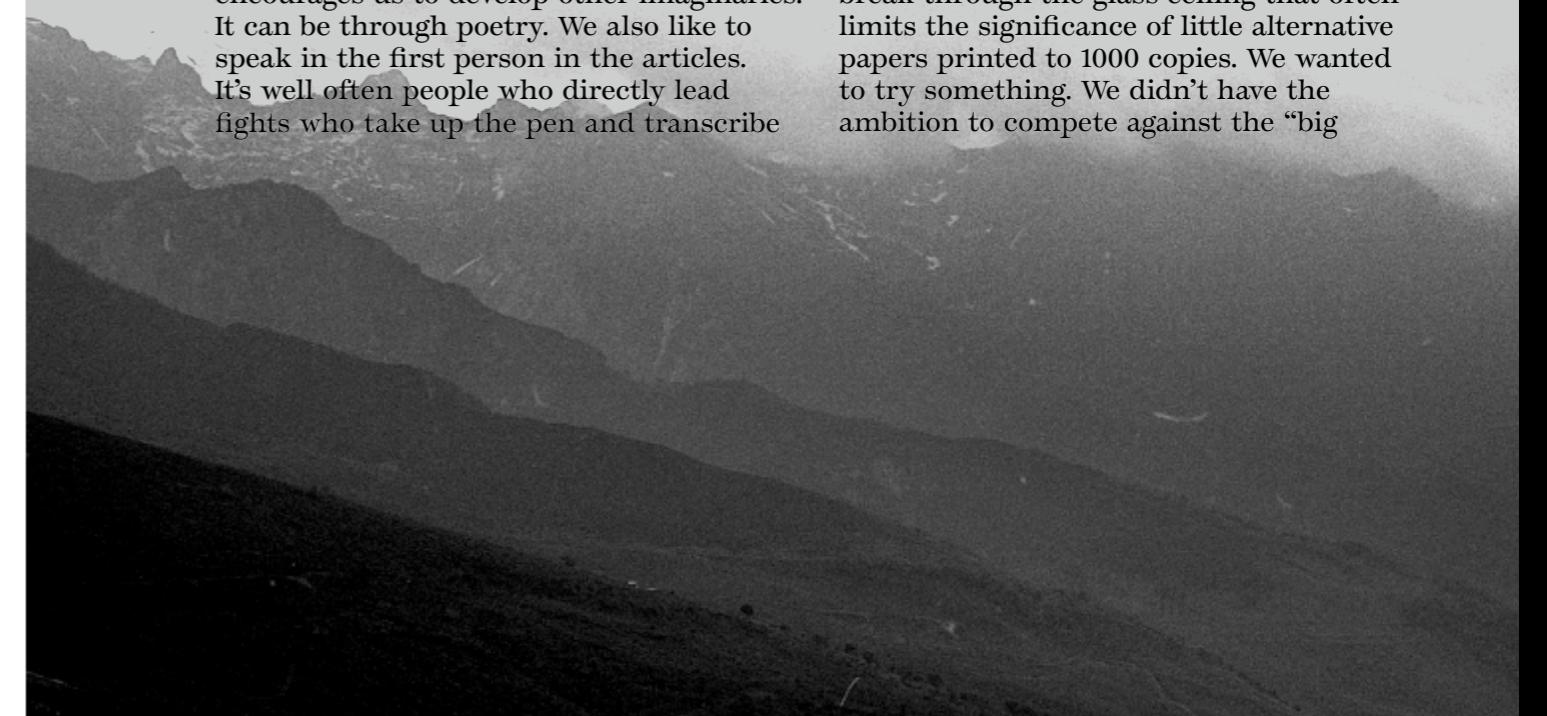
How would you introduce the newspaper to someone who has never heard about it ?

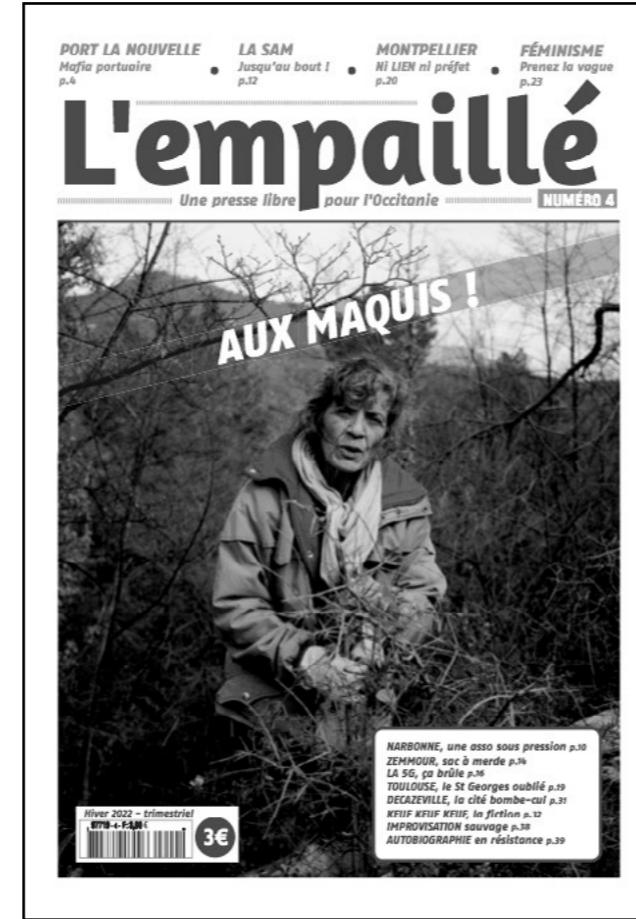
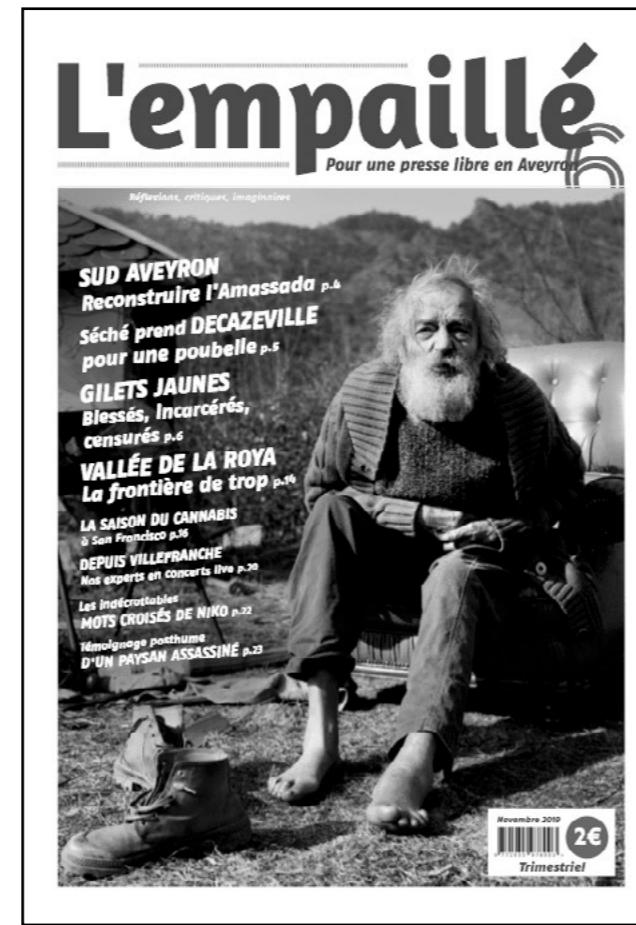
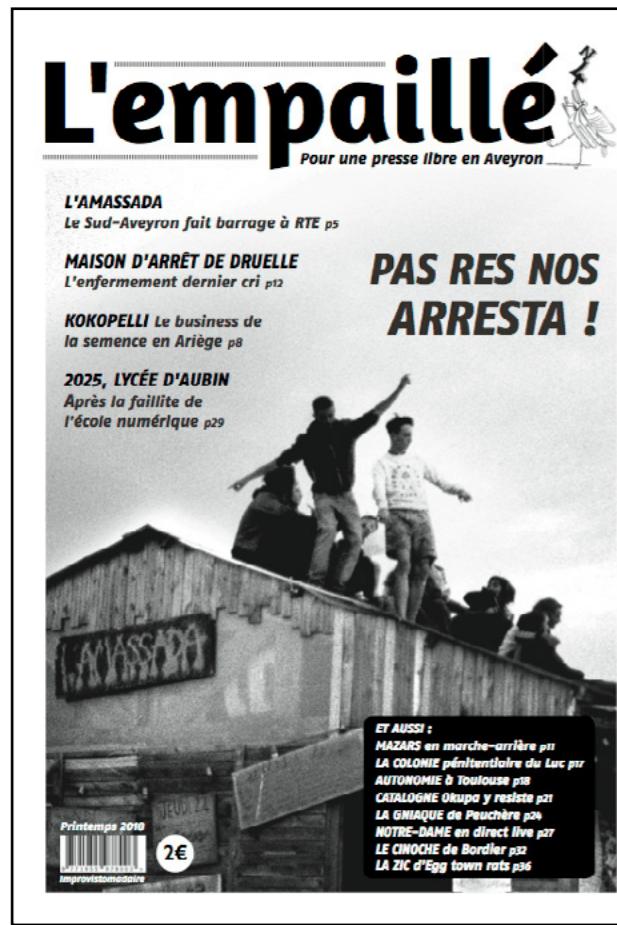
It depends to who I'm talking to... (laughs). We try to produce an engaged local paper which pass on social struggles from different backgrounds. We see it as a relay of struggles with a section "critical investigation" in front of bourgeoisie and political, economic and media power. We try not to fit in "classical journalism" too. We like this off-the-wall aspect that encourages us to develop other imaginaries. It can be through poetry. We also like to speak in the first person in the articles. It's well often people who directly lead fights who take up the pen and transcribe

their experience, without intermediary. To write about what touch you personally is a committed choice that can complete the enquiries' angle seen from the outside.

How did you get the idea to start L'Empaillé ? Why did you expand it to the regional scale ?

I come from Lille and with friends we were writing in La Brique. When I moved around here with others, we wanted to continue in this way. We got the will to break through the glass ceiling that often limits the significance of little alternative papers printed to 1000 copies. We wanted to try something. We didn't have the ambition to compete against the "big





media", we only had the envy to approach some topics by touching more people. At some point we could develop a network beyond the Aveyron department. There was an exciting part about this idea of expansion. Step by step we manage to print 20 000 copies every three months. The area of distribution was quite large, and for a paper like ours I think it's something new.

By reading your editorials, we got the feeling you built the paper in opposition to a certain type of press? What do you think?

When we started the paper, we kind of followed this watchword. That was saying: "We gonna attack La Dépêche". It's a little bit true, but it's only one of our aspects. We don't only focus on the dominant press. Actually I have the feeling we take references more from the independent one. When we got into enquiries, we are captivated by the subject and quickly we forgot this invasive press that's already settled everywhere around. We prefer to focus on those who read us. It's especially for them we fight. Certain things must be known.

On one hand, we want to gather the « combative left ». On the other hand, we want to address everyone.

We found your way of writing rather open and accessible to everyone, for an activist paper. Was this one of your goals?

It is indeed one of the most important goals, even if it isn't always easy. On one hand, we want to gather the « combative left ». On the other hand, we want to address everyone. This is why it is so important to be present in kiosks and local places. If we restrain to the activist milieux, we'll fatally publish less papers, and talk to a more restricted amount of people. It's important that the activists rejoin around our paper, but they are not our number one target when we write.

How did you manage to find your economic model while keeping your editorial freedom?

We've been able to benefit from the subvention dedicated to associative press from the beginning. These are the scraps that the ministry of Culture still allows us to get! We also created our foundation, which relies on many activist projects. We also have to finance the journal fees (impression, sending, etc.). In the end, we manage to pay for this thanks to the sales, up to 50% of the cost. The other half relies on the subventions. It's still precarious. The goal is to increase the sales in order to be as autonomous as possible.

Added to the kiosks and the subscriptions, we have a pretty important circuit of auto-diffusion. We manage this task directly through package-sending. Inside our team, there's one very motivated person finding new diffusion places all over the region. Today, we have around 300 places. If we want to develop an autonomous model, we should go up to 500 or 600. Our goal would be to be able to work without the subventions.

What does being a free media mean to you?

It means writing freely about any subject. For now, the political regime « kind of » allows us to do so. But you know, keeping a « free » media alive in the long run... there's the real deal. For now, the fact that we benefit from state subventions hasn't forced us to avoid some subjects. This point is non-negotiable.



En lisant vos éditos, on a le sentiment que vous avez construit le journal en opposition à un certain type de presse. Qu'en penses-tu ?

Quand nous avons lancé le journal, nous avions un peu ce mot d'ordre. Celui de dire : « On va s'attaquer à La Dépêche ». C'est un peu vrai, mais ce n'est qu'une de nos facettes. On ne se focalise pas uniquement sur la presse dominante. J'ai justement l'impression qu'on se réfère davantage à la presse indépendante. Quand on se plonge dans certaines enquêtes, on se passionne pour le sujet et on oublie rapidement cette presse invasive qui est déjà partout. On préfère se concentrer sur ceux qui nous lisent. C'est surtout pour eux qu'on se bat. Il faut que certaines choses se sachent.

Pour une revue militante, on a trouvé votre façon d'écrire plutôt ouverte, et accessible au plus grand nombre. Était-ce un de vos objectifs ?

C'est un des enjeux les plus importants même si ce n'est pas toujours simple. D'un côté, on souhaite être rassembleurs vis à vis de la « gauche combative ». De l'autre, on veut s'adresser à tout le monde. C'est pour cela qu'il est si important d'être présents dans les kiosques et les lieux de proximité. Si l'on se cantonne à la sphère militante, on devrait fatalement tirer à moins

d'exemplaires, et parler à un cercle plus restreint. C'est important que les militants s'y retrouvent, mais ce ne sont pas les personnes que nous visons en priorité au moment où on fait le journal.

Comment avez-vous réussi à trouver un modèle économique en gardant votre liberté de ton ?

Dès le départ, nous avons pu bénéficier de la subvention dédiée à la presse associative. Ce sont les miettes que le ministère de la Culture veut bien nous laisser ! Nous avons aussi créé notre fondation qui s'appuie sur pas mal de projets militants. Pour résumer, nous avons aujourd'hui deux contrats aidés et deux contrats à temps partiels. Il faut aussi financer les frais du journal (l'impression, les envois etc.). A l'arrivée, nous parvenons à payer tout cela avec les ventes à hauteur de 50 %. L'autre moitié repose sur les subventions. Cela reste précaire. L'enjeu, c'est d'augmenter les ventes pour être le plus autonomes possible.

En plus des kiosques et des abonnements, notre réseau d'auto-diffusion est très important. C'est celui que nous gérons en direct via des envois de colis. Au sein de notre équipe, une personne très motivée se charge de trouver des nouveaux lieux de diffusion dans toute la région. Aujourd'hui, nous en avons 300. Si l'on



CONFINEMENT • ST-AFFRIQUE • LE LOUP • DECAZEVILLE
Tristesses et colères p.4 Un planning de plus p.14 Dans le Vallon p.16 Contre la décharge p.24

L'empaillé

Une presse libre depuis l'Aveyron

8

LES RICHES À LA CASSEROLE p.11



Fév 2020
2€
Trimestriel

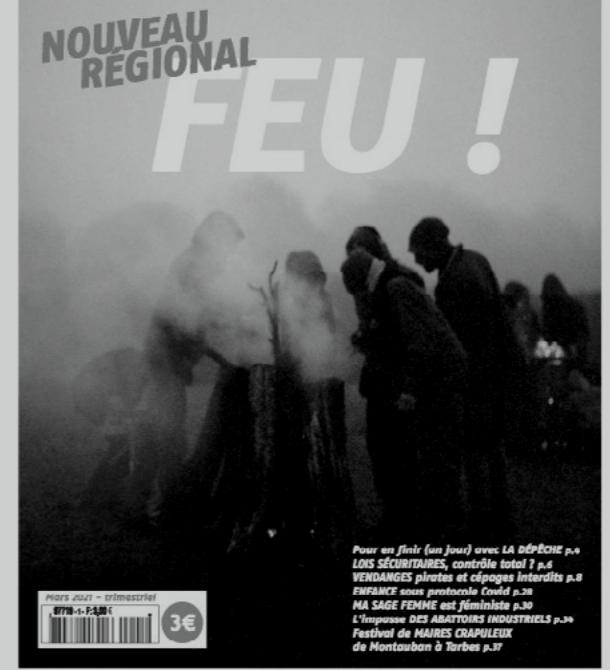
ET AUSSI
Grèce : une île de rétention p.19
Les mots croisés de Niko p.38
La scène indé de Villefranche p.22

TOULOUSE • PYRÉNÉES • ARIÈGE • AUDE
Dystopie sécuritaire • L'ogre des forêts p.18 • Auberge à défendre p.16 • L'invasion des éoliennes p.20

L'empaillé

Une presse libre pour l'Occitanie

NUMÉRO 1



Mars 2021 - trimestriel
3€

Pour un fief (un jour) avec LA DÉPÈCHE p.4
LOIS SÉCURITAIRES, contrôle total ? p.4
VENDANGES plus tard, mais pas interdits p.8
ENFANCE sans protection Covid-19 p.22
MA SAGE FEMME est féministe p.30
L'impasse DES ARABTOURS INDUSTRIELS p.34
Festival de MAIRES CRAPULEUX de Montauban à Turbe p.37

LES RICHES • TOULOUSE • VIDÉO-SURVEILLANCE • PYRÉNÉES
La bourgeoisie au scanner p.4 • Mon bahut va fermer p.8 • Le délité sécuritaire p.26

L'empaillé

Une presse libre pour l'Occitanie

NUMÉRO 5



Montpellier, un maire bleu-marine p.3
LA SAM, 120 jours d'occupation p.12
Entre LIBERTÉS partielles et autonomie p.16
BERGÈRES, syndiquées ! p.23
FRONTIÈRE, Pyrénées verrouillées p.31
EN JOUÉ, fédé opérante p.34
Et aussi : le rôle à jouer de la police p.38
La catastrophisation des querres p.39
Et aussi : chronique urbaine à Decazeville, mots-croisés, le Lieu-dit à Saint-Affrique, les comportements immédiats de la Sellette...

Printemps 2022 - trimestriel
3€

LA DÉPÈCHE • SÉTE • TOULOUSE • ALBI
Au service de Pétain p.4 • Lutter pour la ville p.12 • Main basse sur Reymerie p.14 • En terrasse avec Alain Guiraudie p.27

L'empaillé

Une presse libre pour l'Occitanie

NUMÉRO 6



ARIÈGE, la nébuleuse confusoniste p.8
ACT UP en grève p.16
ÉOLIEN, de gré ou de force p.20
ACHETER en collectif p.22
LA SELLETTE : Injustice ordinaire p.24
LE BAL MUSETTE : une fiction en béton p.32
3000 M², une fiction en béton p.32
Interventions d'ANNIE LAPLANTINE p.38
Et aussi : chroniques littéraires p.36
Le D-tour des coronavirus en lutte p.36
Mots-croisés...

Eté 2022 - trimestriel
3€

souhaite développer un modèle autonome, nous devrions en avoir 500 ou 600. L'enjeu du moment, c'est de pouvoir se passer des subventions.

C'est quoi pour toi, être un média libre?

Écrire librement sur tous les sujets. Pour le moment, le régime politique actuel nous y autorise « à peu près ». Pour le reste, faire vivre un journal « libre » sur le long terme... voilà la vraie épreuve. À moyen terme, le fait d'avoir bénéficié de subventions ne nous a pas constraint à éviter certains sujets. Sur ce point, c'est non-négociable.

Comment le journal a t'il été accueilli par les gens ? Vous êtes très incisifs vis à vis de la presse locale dominante, mais elle reste importante pour plein de personnes, notamment les plus âgées...

C'est vrai que La Dépêche porte un rôle de relais associatif. Mais c'est aussi parce qu'il n'y a rien d'autre ! Si tu veux communiquer quelque chose, sur n'importe quel sujet ou événement à venir, c'est le seul interlocuteur possible. Face à cette situation : impossible que ce journal ne marche pas. D'ailleurs à nos débuts, plusieurs kiosques nous ont contacté pour nous dire merci. Cela leur faisait vraiment du bien d'avoir au moins une alternative en local. Qu'au moins une publication puisse venir bousculer cette hégémonie.

D'un côté, on souhaite être rassembleurs vis à vis de la « gauche combative. » De l'autre, on veut s'adresser à tout le monde.



Rien qu'un peu... En fait, nous n'avons jamais ressenti d'hostilité à notre égard. Même la Dépêche n'a rien dit. Leur mot d'ordre, c'est « motus et bouche cousue ». C'est l'ambiance... Les gens font leur taf et personne ne parle.

Penses-tu que vous ayez réussi à dépasser l'entre-soi militant?

Je pense que oui par rapport à tous les lieux de diffusion avec lesquels nous travaillons. En plus de cela, nous avons eu l'occasion de donner la plume à certaines personnes qui ne viennent pas du tout de ce milieu. Au niveau du public, c'est un peu plus compliqué à estimer. On ne sait pas vraiment qui nous achète. Nous sommes sûrs d'une chose : nous servons vraiment à quelque chose. Il faut des journaux pour faire avancer des luttes.

Dans l'édition du numéro 3, vous appeliez à « résister joyeusement ». Est-ce un de vos mots d'ordre ?

Philosophiquement, cela nous intéressait de décortiquer le mot « joie ». Quand on fait notre journal, il y a une grande part d'épanouissement personnel. C'est très important. Cela nous porte. On veut se marrer, créer des choses originales, sortir des schémas classiques, trouver de nouvelles formes d'actions... On veut s'autoriser tout cela. Je l'ai vu personnellement quand j'ai fait partie de certains collectifs. Quand tu te fais chier, cela ne marche pas ! L'épanouissement passe aussi par la création. Et les projets peuvent d'autant plus aboutir. C'est ce qu'on a voulu dire je pense.

Un dernier mot ?

Le numéro 7 sort... (« Abondance, Pénurie... Rentrée Sociale ! »). On est contents. On va pouvoir se poser quelques jours. Merci à vous !

How was the journal welcomed by the audience ? You are very incisive when you talk about the dominant local press, but it remains an important source of information to many people, especially for the elder...

It's true, La Dépêche (powerful local newspaper) has a kind of associative role. But it's mainly because there's nothing else ! If one wants to communicate about something, any subject of upcoming event, it is the only available interlocutor. Therefore, it's impossible for this newspaper not to succeed. And you know, back when we started, many kiosk owners contacted us to thank us. It really did make them feel good to have at least one local alternative to La Dépêche. There was at least one publication who could come and shake up the hegemony. Even just a little... I mean, we never really felt like they were hostile towards us. Even La Dépêche didn't say a word. Their motto is : « lips are sealed ». That's the vibe... People do their work, and no one talks.

Do you think that you've succeeded in overcoming the exclusivity of activist groups ?

I think we have, thanks to the variety of diffusion places that we work with. In

addition to that, we've had the occasion to work with people who do not come from activist milieux at all. When it comes to the audience, it is more difficult to estimate. We don't really know who buys the paper. But we are sure of one thing : we are useful to something. We need newspaper to further the fight.

In the 3rd issue's editorial, you were calling people to « joyfully resist ». Is this one of your mottos ?

Philosophically, we were interested in unravelling the word « joy ». There is a big part of self-fulfilment in the act of making the paper. It's really important. It carries us through. We want to laugh, to create original stuff, to find new forms of action... We want to allow ourselves all that. I've experienced it myself when I was part of certain collectives. When you get frustrated, it doesn't work out ! Fulfilment also happens through creation. And it allows the projects to succeed. I think that's what we meant.

One last word ?

Issue n.7 is out... (« Abondance, Pénurie... Rentrée Sociale ! »). We are glad. We're gonna be able to rest for a little while. Thank you !



REVIEW ALBUM

AMAZONES OF THE CONCRETE BOCA RECORDS — 2022 SARAH ATH

Nous ne sommes pas peu fiers de présenter le nouvel album de notre amie Sara ATH, fraîchement sorti le mois dernier... D'autant qu'une partie de l'équipe de Karton a eu le plaisir de co-réaliser l'album sous l'égide du label Boca Records!

Par Polka B.

5 ans après son premier disque Anti-Syllipsi produit en Grèce (voir Karton #4) Sara sort 8 chansons qui concentrent ses expériences et ses ressentis depuis son déménagement à Berlin. Plus que jamais internationale, l'identité de sa musique assemble les identités dans plusieurs langues avec des invité.e.s venant d'Allemagne, de France et de Crète. — Amazons of the concrete élargit aussi le spectre des influences musicales avec des références allant du boom-bap à la trap, en passant par la drill!

On espère que l'album vous plaira, d'ici là, on vous a concocté une petite note d'intention pour chacun des titres... On remercie notre amie italienne JOE1 pour la superbe cover du disque (voir Karton #8)!

01 ~ Αμαζόνες του μπετόν Prod. by Nasfer

Dans ce morceau d'intro, Sara met à jour sa situation de vie depuis la sortie de son précédent album. Si les années se sont écoulées, sa détermination est toujours au rendez-vous:

“On a appris à mener nos relations à travers des modèles de cages ~ C'est la vie dans les terres étrangères, je me cherche moi-même ~ Je plonge dans les blessures et exhale des sentiments refoulés ~ Amis lointain, frères et sœurs perdu.e.s ~ Le rap est le seul remède que je garde pour moi”

Avant d'enchaîner avec ce refrain résumant l'état d'esprit du projet:

“On rap ce que l'on vit pour envoûter les nuits Amazones du béton avec des flèches sur les coupables



5 years after Anti- Syllipsi, her first disk produced in Greece (see Karton #4), Sara releases 8 songs focusing on her experiences, emotions and perceptions since she moved to Berlin. More than ever international her music's identity gathers the one of several languages through guests coming from Germany, France and Crete.

We are so proud to introduce you the new album of our friend Sara ATH, released just one month ago... Proud especially because some people of the Karton's team got the pleasure to co-direct the album under the Boca Records label.

By: Polka B.
Trad: Alice N.

With references from boom-bap to trap, passing by drill, Amazons of the concrete enlarges the spectral of musical influences!

We hope you'll like the album, by then, we concoct you a little note for each titles... We thank our Italian friend JOE1 for the superb cover of the disk (see Karton #8)!

01 ~ Αμαζόνες του μπετόν

Prod. by Nasfer

In this introduction track Sara updates her life situation since the release of her previous album. If years have passed, her determination is always there:

“Our relationships we've learned to endure through cage patterns ~ It's life in foreign lands, I'm looking for me ~ I dive into the wounds and exhale bottle-up feelings ~ Friends far away, brothers and sisters lost Rap is the only medicine I kept for myself”

Before to continue with the chorus that sums up the project's spirit:

“We rap what we live to spell the nights Amazons of the concrete with arrows to the perpetrators ~ And let us live horrors, to be able to breathe ~ One next to the other and if they say we've gone too far”



02 ~ B.A.C Ft Aeon

Prod. by J. Dutt

B.A.C (pour «Berlin-Athens-Crete») laisse place aux sonorités drill avec cette prod du beatmaker allemand J. Dutt! Un BPM parfait pour accueillir le flow rapide de la rappeuse Aeon, originaire d'Héraklion! Le morceau a été clippé par les vidéastes Fabiana Piscitelli Gil (Colombie) et Just Black Lines (Grèce).

03 ~ Ωδή στη φασαρία

Prod. by Critical

«Ωδή στη φασαρία» (pour «ode à l'émeute») a été écrit à la manière d'un droit de réponse aux à-priori des patriarches sexistes et misogynes. Les samples présents dans la chanson sont issus d'interviews de sombres conservateurs sur des plateaux de télévision en Grèce. À la prod, on retrouve le talentueux Critical, auteur du beat de «Manga» de Sponty et Jaul.

04 ~ Ms. 45

Prod. by Zégo 25 52

Dans cette balade nocturne au cœur des quartiers chauds d'Athènes, Sara se remémore certains souvenirs l'ayant marquée au fer rouge... («Ms. 45» fait référence au film d'Abel Ferrara sorti en 1981).

05 ~ Wo kommst du her

Ft. Mc Josh

Prod. by Kindred

Sur cette balade trap aérienne signée Kindred (du groupe Singe des Rues), Sara invite MC Josh, talentueuse rappeuse berlinoise originaire de Cuba! Pour cette rappeuse de la communauté queer, ce «Wo kommst du her» («d'où viens-tu?») sonne comme une remarque quotidienne et récurrente en Allemagne,

un pays d'Europe occidentale - donc soi-disant «ouvert d'esprit»- où l'hypocrisie et le rejet sont de mise.

06 ~ Yallah

Prod. by Zégo 25 52

Sur cette seconde production drill bien sombre signée Zégo 25 52 (de Serrès au nord de la Grèce), Sara présente un texte incisif pour se mettre en condition avant la manif... avec un second couplet rappé en arabe!

07 ~ Bloc Ft. Krav Boca

Prod. by Krav Boca

Dans «Bloc», Sara s'associe à Krav Boca pour dénoncer le mécanisme de la gentrification, désormais établi dans toutes les capitales européennes où des quartiers de l'hypercentre autrefois populaires appartiennent désormais aux riches, «aux promoteurs, aux bars à vin».

08 ~ Cicatrices Ft. Ratur

Prod. by Amatomic

L'album se termine au fil des notes de xylophone du beatmaker français Amatomic. On y retrouve une vieille connaissance: l'incroyable rappeuse Ratur (voir Karton #5).

Un morceau où s'entremêlent des sentiments contradictoires, entre «amour vif et bails sombres», sous des chants qui s'entremêlent en français et en grec.

BONNE ÉCOUTE!

For this rapper from the queer community «Wo kommst du her» («Where are you from?») rings like a daily and regular remark in Germany, an European and Occidental country- so a supposed “open minded” one- where hypocrisy and reject go with it.

02 ~ B.A.C Ft Aeon

Prod. by J. Dutt

B.A.C (for «Berlin- Athens- Crete») gives way to drill sonorities with the prod of the German beatmaker J.Dutt! A perfect BPM to welcome the rapper Aeon's fast flow, who's coming from Heraklion. The track has been capture by Fabiana Piscitelli Gil (Colombie) and Just Black Lines (Grèce) both video makers.

03 ~ Ωδή στη φασαρία

Prod. by Critical

«Ωδή στη φασαρία» (for «ode to riot») has been written as a right to reply to sexist and misogyny patriarchs' preconceptions. The samples within the song come from dark conservatives' interviews on Greek TV sets.

For the prod we find the talented Critical, the beat author of “Manga” by Sponty and Jaul.

04 ~ Ms. 45

Prod. by Zégo 25 52

In this night-time ballad at the heart of Athens's red-light neighborhoods? Sara remembers some memories that marked her for life... (“Ms 45” is a reference to Abel Ferrara's film released in 1981).

05 ~ Wo kommst du her

Ft. Mc Josh

Prod. by Kindred

About this trap aerial ballad signed by Kindred (from the band Singe des Rues) Sara invites MC Josh, a talented Berliner rapper from Cuba! For this rapper from the queer community «Wo kommst du her» («where are you from?») rings like a daily and regular remark in Germany, an European and Occidental country- so a supposed “open minded” one- where hypocrisy and reject go with it.

06 ~ Yallah

Prod. by Zégo 25 52

On this very dark second drill production signed 25 52 (from Serrès Northern Greece), Sara introduces an incisive text to get prepared to go to the demo... with a second verse rapped in Arabic!

07 ~ Bloc Ft. Krav Boca

Prod. by Krav Boca

In «Bloc» Sara and Krav Boca join forces to denounce the gentrification's mechanism, now established in all European capital cities where very center neighborhoods, once popular, are now own by the rich, “by promoters, by wine bars”.

08 ~ Cicatrices

Ft. Ratur

Prod. by Amatomic



The album ends with xylophone notes by the French beatmaker Amatomic. We meet up an old acquaintance: the amazing rapper Ratur (see Karton #5). — A track where contradictory feelings are tangled between “strong love and dark stuffs”, with a mix of French and Greek singings.

GOOD
LISTENING!

REVIEW ALBUM

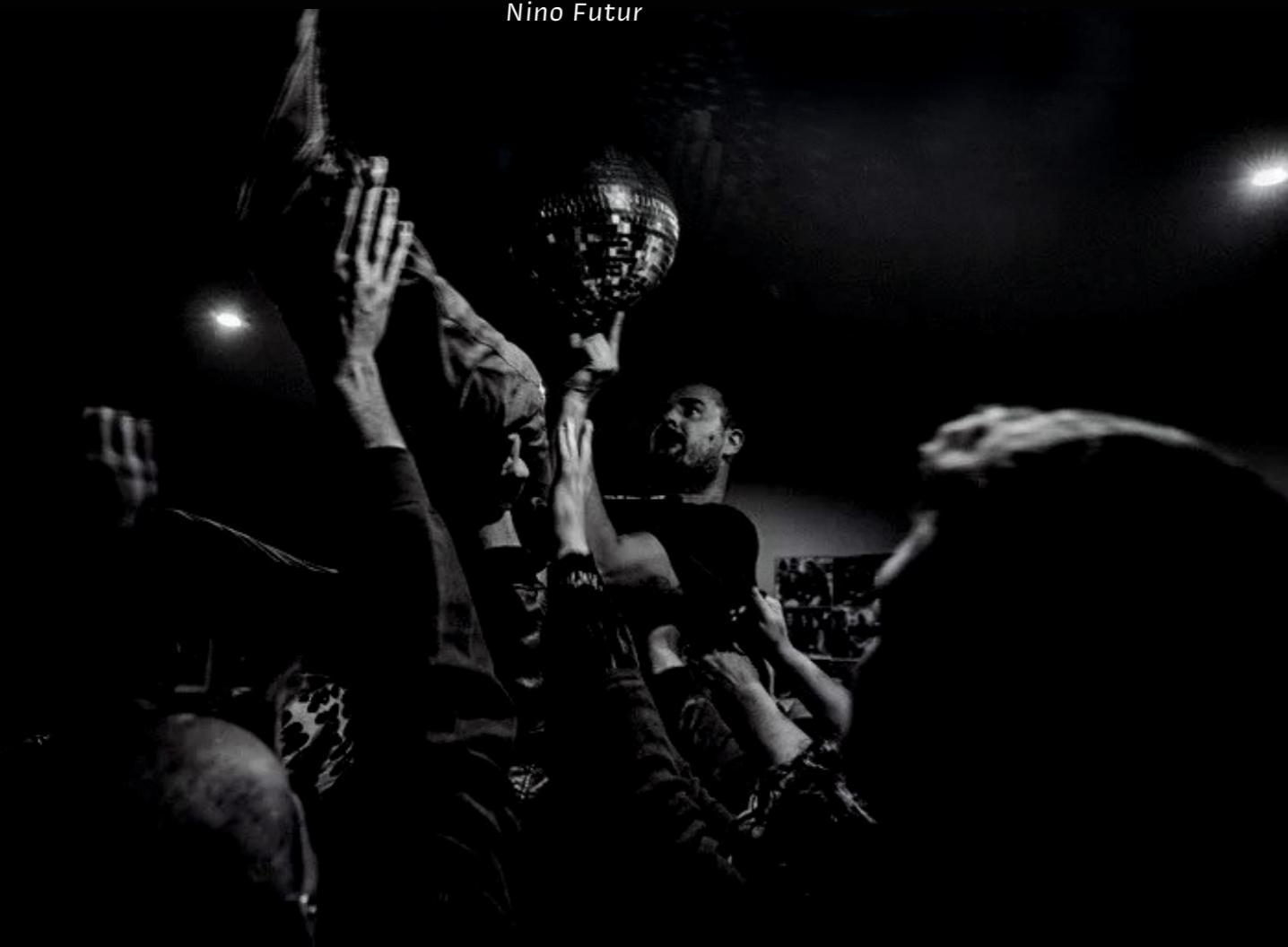
PRISONS IMAGINAIRES (2022)

SYNDROME 81

Le tangage hypnotique et lancingant de l'eau sur la coque luisante de notre zodiac commence à faire tourner les têtes. Voilà presque 24 heures que nous avons tenté de quitter terre, fuir. Voilà bien trop longtemps que ces mêmes rues nous digéraient et que nous en faisions de même sans en avoir plus aucune saveur à en tirer. Nous avons pris le large dans des espoirs peut-être flous mais nécessaires. Nous avons bravé la tempête, donné raison à la pluie battante, adopté chaque courbe des vagues, ignoré le brouillard pour mieux avancer. C'est de manière soudaine qu'une lumière vive vient traverser la brume, un phare nous appelle. Nous avons réussi.

Un nouveau port nous appelle, de nouvelles rues. Nous nous sommes évadés! Mais cette lumière, ce vacillement dans la nuit, cette imposante structure de béton à l'entrée de la baie, nous la connaissons forcément, ce n'est pas un sentiment de déjà-vu... Nous avons tourné en rond, nous venons d'entrer de nouveau aux portes de nos geôles.

Nino Futur



The hypnotic and persistent water pitch though the hook of our small zodiac starts to make us feeling dizzy. Here more than 24 hours that we tried to set the sails, running away. It's been way too long that those same streets were digesting us, and we did the same with no more taste coming though. We escaped for blurry but necessary hopes. We faced the storm, gave reasons to the pouring rain, adopted every wave's curves, ignored the haze to go ahead. Then, suddenly, a high and flashing lightsbreaks though the mist, A lighthouse is calling us. We did it.

A new harbour is calling, new streets. We escaped! But... This light, this flickering in the night, this huge concrete structure opening the bay, we already knew it, it ain't no déjà-vu... We've been going round in circles, we stepped again at the gates of our jail.

By Nino Futur



« Always, you'll end up the race in this town. Do no expect anything else. —Constantin Cavafy, «La ville». There are no no roads. Now you wrecked your life here, in this small area, you wasted it from the whole world. »

Thus could be summed up in a romanticized way the main plot of «Prisons Imaginaires» first LP from the Brest's act Syndrome 81.

Known as a french scene's safe bet after a serie of splits and EP's, especially with their partners in spleen from Litovsk or the Sweden's concrete eaters of Urban Savage. Syndrome 81 has a name in the scene but moreover a sound, now envied and copied by a whole pair of bands though europe, the clever mixing between street punk's roughness and «traditionnal french» oi, with the deep and heavily chorused guitars from cold wave.

A sound that has now entered the habits of our scene (S/O: Traître, Zone Infinie, Secteur Pavé) and has its places though the news sonorities of the concrete greyness color palette.

Concrete, here's the word that brands the Syndrome 81's lexical field. Urban, grey, rough and heavy, so many adjectives defining as much Syndrome's music as the mineral material from the heart of our streets.

Though its 13 tracks «Prisons Imaginaires» transports us into an emotional storm on the greyness streams, where rainbows are drab and where ships never weighs the anchor.

*Toujours
tu termineras ta course dans
cette ville. N'espère point autre chose. Il
n'y a aucun bateau pour toi, il n'y a aucune route.
Maintenant que tu as dévasté ta vie ici, dans ce
petit coin perdu, tu l'as détruite partout dans le
monde. -Constantin Cavafy, La ville.*

Ainsi pourrait se résumer de manière romancée la trame de fond de ce *Prisons Imaginaires*, premier album du combo punk Brestois Syndrome 81.

Reconnus comme une valeur sûre de la scène française après une série de démos et splits notamment avec leurs camarades de spleen de chez Litovsk ou les punx avaleurs de béton suédois de Urban Savage.

Syndrome 81 s'est fait un nom et avant tout un son, désormais envié voire copié par toute une frange de la scène Européenne, celui du savant mélange entre la rugosité du street punk et de la oi «tradition française» aux guitares profondes et choruscées de la cold wave.

Un son qui désormais est entré dans les mœurs de notre scène (S/O: Traître, Zone Infinie, Secteur Pavé) et qui s'ancre dans les nouvelles sonorités de la palette de grisaille du béton.

Le béton, voici un mot qui marque le champ lexical de Syndrome 81. Urbaine, grise, dure et lourde, tant d'adjectifs définissant aussi bien la musique de syndrome que ce matériel minéral du cœur de nos villes.

C'est au travers de ses 13 titres que *Prisons Imaginaires* nous transporte dans un torrent d'émotions sur les flots de la grisaille, où les arcs en ciel sont ternes et où les navires ne lèvent jamais l'ancre. De ses très frontaux et nihilistes «Vivre et mourir» ou «Futur Périmé» aux accents punk rugueux et mélancoliques, à des confins plus mélodiques et sentimentaux: «Les rues de Brest» sous ses

airs de tube pop punk, «Fuir son passé» complètement dans la brèche post-punk...

Syndrome 81 manie son propre style à merveille aussi bien musicalement que lyriquement où l'esprit zonard s'aligne aux griefs du poète tourmenté. Comme si The Cure faisaient alliance avec Camera Silens et Trotskidz.

Les titres s'enchaînent, les mélodies de guitares goth s'ancrent dans notre cervelet écouté après écoute, la voix toujours aussi râche et punx donne un contraste intéressant à l'ensemble nous rappelant tout un pan de la scène punk française oubliée.

Entre furie purement oi («Violence Sociale»; «Sur la brèche»), punk rock brumeux («avenir») voire ambiance purement goth 80's avec le final «lumière magnétique» tout en boîtes à rythme et basses groovies. Avec son magnifique artwork signé All Cats Are Grey hors des carcans punks habituels du style, «Prisons Imaginaires» vient marquer l'année 2022 au fer rouge sur nos petits coeurs de faux écorchés, et nous propose une bande son originale pour nos errances solitaires dans nos zones de confort.

Un profond sentiment de partir/rester, entre fierté et tristesse profonde, déboires passionnels, désillusions urbaines, et bilans météo peu réjouissants.

Un album hommage à la grisaille séductive et au contentement apaisant de l'étau qui vient se resserrer. Une belle piqûre de rappel avant de repartir gâcher sa vie.

S Y N D R O M E 8 1



PRISONS IMAGINAIRES

From its very frontal and nihilistic «Vivre et mourir» or «Futur Périmé» with melancholic and rugged punk accents, to more melodic and sentimental materials: «Les rues de Brest» pop punk alike, «Fuir son passé» on the post-punk breach...

Syndrome 81 handles his own style wonderfully both musically and lyrically where the dropout feeling lines up to the tormented poet griefs. The alliance between The Cure, Camera Silens and Trotskidz .

The album goes on goth's guitar melodies goes directly to our cerellebum, the vocals always punx and rough gives an interesting contrast reminding forgotten bands from our scene. Between pure oi fury («Violence Sociale»); «Sur

la brèche»), misty punk rock («avenir») or typical goth 80's with the final «lumière magnétique» with its drum machines and groovy basslines. Great artwork from All Cats Are Grey outside of the traditional punk style shackles, «Prisons Imaginaires» comes to mark 2022 with red-hot iron into our fake ass sensitive hearts, and gives us a perfect soundtrack for our solitary wanderings into our comfort zones.

A deep feeling of fleeing/staying, between pride and sadness, passionate disappointments, urban disillusionment, grim weather reports.

An album tribute to the sedative grayness and the soothing contentment of the noose that tightens. A nice booster shot before wasting your life again.

A DIY EXPERIENCE → BRIGADA FLORES MAGON

Comptant parmi les pionniers de l'antifascisme au sein de la scène punk affiliée à la culture skinhead dès 1995, la Brigada Flores Magon reprend du service!

Après un creux de plus de 10 ans, le groupe parisien présente un nouvel album, le bien nommé *Immortels*.

— À l'occasion de la sortie du disque, rencontre à Toulouse avec les deux «historiques» (Mateo et Julien) et les trois compagnons de longue date (Laurent, Arnaud et Goose) composant le line-up actuel de la Brigada.

Par Polka B.



One of the pioneers of radical anti-fascism amongst the punk and skinhead culture since 1995, Brigada Flores Magon took back the weapons! After a more than ten years hiatus, the parisian band is coming back with a new album named « *Immortels* ».

For the record release, we met in Toulouse with the two « historical » ones (Mateo et Julien) and three good fellows (Laurent, Arnaud et Goose) making the actual line-up of Brigada.

By Polka B. — Trad: Nino Futur

Uous sortez votre album *Immortels* après plusieurs années d'inactivité en studio. Et il se trouve que vous enchaînez les concerts depuis 2021, en France et à l'étranger... Que s'est-il passé pour que la BFM réintègre ainsi le game de la musique alternative ?

Julien Il n'est pas facile de tenir la distance au sein de cette scène. Les conditions sont souvent « hardcore » et on a près de 600 concerts à notre actif, ça use ! À un moment donné, on a voulu donner la priorité à nos vies respectives car on ne voulait pas devenir des professionnels de la musique. Et Mateo a eu des jumeaux ! Cela dit, nous n'avons jamais parlé de « séparation » au sein de la Brigada...

Mateo On avait fait un concert d'adieu en 2010. C'était aussi l'occasion de réunir tout le monde. 4 ans plus tard, le manager de Banda Bassotti nous appelle, et nous voilà repartis en Italie. Pareil pour Bull Brigade qui nous invite à venir jouer à Londres avec nos amis de Brixton Cats. On a fait quelques concerts en 2016 aussi... De belles dates mais sans dynamique réelle. En l'absence de nouveau morceau, c'est un peu le risque...

J. Ta vie change ! Les mômes, le taf... Surtout que pour pouvoir jouer une heure et quart, il faut au moins faire quinze répétés pour assurer quand tu n'as rien fait depuis cinq ans. Comme on habite dans des endroits différents, c'était une logistique de ouf. Abattre autant de taf pour faire trois dates, ça n'a pas de sens. Du coup, on voulait organiser

une grosse tournée pour les 20 ans de la sortie du premier album. Pour reformer un groupe qui tient la route, nous nous sommes entourés d'Arnaud (ex- Bolchoï), de Goose à la guitare (ex- The Decline !) et de Laurent à la basse (ex- Ya Basta, Tulamort). Ce sont tous des amis de longue date qui avaient déjà assuré des remplacements à l'époque. Brigada, c'est un collectif politique mais aussi affinitaire. On ne va pas passer une annonce pour trouver quelqu'un. Au gré du temps, les changements de line-up donnent aussi une respiration. Tout ça pour dire que le Covid est arrivé dans l'histoire. On avait tellement bossé pour cette tournée qu'il était impossible d'en rester là ! À force de jouer, on s'est retrouvés avec une dizaine de morceau en plus !

M. Brigada, c'est un collectif protéiforme. Il se trouve que là, ça s'est très bien passé entre nous tous.

J. Notre seul salaire, c'est le plaisir ! On ne gagne pas d'argent avec le groupe. Si je me demande ce que je fais là, je me casse. J'ai quand même 53 ans...

Arnaud On avait déjà les mêmes rapports il y a 20 ans. On sait pourquoi on se retrouve et pourquoi on s'apprécie. Il y a quelque chose qui coule de source car nous ne sommes pas uniquement liés par la fête et la musique. On partage une vision politique.

You are releasing your new album *Immortels* after long years of inactivity. But in anotherwise seems like you are playing a lot live since 2021, in France and outside... What happened to the BFM to comeback like this in the game of alternative music?

Julien It's not easy to go the distance amongst this scene. Conditions are often « hardcore », and for a band with more than 600 concerts, it's tiring ! At some point, we wanted to put priorities on our personal lives, because we never wanted to go professional musicians. And Mateo had twin children ! But anyway, we never used the « disband » term for Brigada...

Mateo We made a « last show » in 2010. It was a occasion to reunite everybody. 4 years later, the Banda Bassotti's manager calls us, and here we go for Italy. Same thing with Bull Brigade who invites us to play in London with the Brixton Cats. We made couple of gigs in 2016 too... Good shows, but no band dynamic aside. No novelty...

J. Life's changing ! Kids, work... If you have to play for an hour and a quarter, and you didn't play for five years, you will have to do at least fifteen rehearsals to be efficient. We all live in different cities, so, it was a huge logistic. All this work for only three gigs, it makes no sense. So we wanted to pull out a tour for the 20th anniversary of our first album. To have an efficient band, we called Arnaud (ex- Bolchoï), and Goose for guitars (ex- The Decline !) Laurent for bass (ex- Ya Basta,

Tulamort). They're all old-time friends who made replacements by the past. Brigada is a political group but also affinities. Enrolling an unknown person, it's no way. By the time the line-up changes gave a new air. And then covid arrived. We worked a lot on this tour, it was impossible to stay like this ! By dint of playing, we ended up with a dozen more songs !

M. Brigada's a proteiform collective. And seems like everything's going well between us.

J. Our only wage is fun ! We do not own money from this band. And if one day I wonder what am I doing... I quit. But actually I'm 53 so...

Arnaud We have the same relation as 20 years ago. We know why we're here and why we like each other. There's one obvious thing, we're not only linked by music and partying. It's overall a political vision.

Especially since today in France, there are no longer as many politicized bands as at the end of the 90's...

L. Clearly. At the times, antifascist speech and acts were more prominent into music. Now, the situation is going bad and I think the scene's a little bit shy.

M. Even if our lives changed and that it impacted our involvement in the movement, our ideas did not move from an inch. Our analysis might be a little bit different because times changed. But the problem

Laurent

O'autant qu'aujourd'hui en France, il n'y a plus autant de groupes politisés qu'à la fin des années 90...

Clairement. À cette époque, les discours antifascistes dans la musique alternative étaient beaucoup plus nombreux. Aujourd'hui, la situation est bien pire, et je trouve la réaction bien timide au sein de la scène.

M. Même si nos vies ont changé et que cela impacte notre implication dans le milieu militant, nos idées n'ont pas bougé d'un centimètre. Notre analyse est peut être différente car ce n'est plus la même époque. Le fond du problème, lui, est toujours le même ! La Brigada est née dans un local de la CNT. On racontait ce qu'on vivait. La Brigada reste une affaire politique.

J. Quand on a décrété qu'on voulait faire de la «oi antifasciste», les gens nous regardaient avec des yeux de hibou ! La scène était blindée de fafs à l'époque...

M. On ne faisait pas du «rock alternatif»... on était avant tout des skins !

J. Mais antifas. Et affichés comme tels ! Pas assez clairement à priori, car une fois dans la salle certaines personnes se rendaient bien compte qu'elles s'étaient trompées de concert ! (Rires) Au départ, on n'en a pas fini beaucoup... ça partait direct en bagarre générale. C'était bien plus que de la musique. Les gens ne venaient pas seulement voir un groupe puisqu'on animait le RASH Paris et qu'on édait le fanzine Barricata... Il y avait plein de choses autour. Tu revendiquais une conviction politique rien qu'en étant présent au concert. Pour moi, c'est l'essence du punk rock. C'est un mouvement global. Considérer seulement la musique pour la musique n'a pas beaucoup d'intérêt.

Selon vous, pourquoi les groupes de punk français ouvertement apolitiques sont ceux qui tournent le plus, notamment à l'étranger ?

M. C'est l'économie de marché. Des mecs se sont rendus compte qu'il y avait du blé à se faire. Il est évident qu'ils ne vont pas faire de business avec des mecs qui crient haut et fort qu'ils ne veulent pas en faire. Et encore moins pour parler politique !

L. Ce sont des groupes consensuels, aseptisés, qui sont conçus pour plaire au plus grand nombre.

J. Ça dépasse la scène punk. C'est le monde dans lequel on vit. Celui qui fait le plus d'audience en France, c'est Hanouna. Tout est dit. Il suffit de dire plein de conneries en occultant les questions qui fâchent. Les groupes de oi d'aujourd'hui ne sont même pas «apolitiques»... Ils sont «non-politiques» ! Le mec à côté de toi dans le public peut avoir voté Zemmour, il a payé sa place. Et tout le monde boit des bières ensemble. Nous avons le positionnement inverse depuis le départ : on dit ce qu'on fait et on fait ce qu'on dit. Les premiers qui étaient chauds pour aller se taper, c'étaient les membres du groupe !

M. On parlait de grèves et d'Amérique latine parce qu'on le vivait ! Les chansons ne retravaillaient pas notre quotidien à la lettre, mais sur ces sujets, nous étions crédibles. Notre ambition en temps que groupe, c'était de créer des espaces où les gens pouvaient se rencontrer. On voulait développer ce réseau. Beaucoup de groupes se sont montés dans notre sillage car ils se sont rencontrés à nos concerts. Comme à la Flèche d'Or. On voulait synthétiser des choses, être la chambre

stayed the same ! Brigada was born into a CNT local. We're talking about our lives. Brigada stays something political.

J. When we decided that we wanted to make «antifascist oi», people were looking at us with owl's eyes ! the scene was full of fascists...

M. We were not playing «alternative rock»...we were skinheads overall !

J. But antifascists. And known for this ! Not so clearly apparently, because sometimes people were thinking they were at the wrong show ! (Laughs) At the beginning we didn't finish a lot of gigs... always going into a general fight. It was more than music. People were not coming only for a band, we were heading the RASH Paris, we had a fanzine «Barricata»... lot of things around it. You had a political revendication only coming into a show. For me it's the substance of punk rock. A global movement. Considering only music for music's sake is not very interesting.

M. It's market economy. Guys figure out there is money to be made. It's obvious that nobody wants to make business with persons screaming about how they don't want this. And even less talking about politics !

L. There are consensual and sanitized bands made to be pleasant.

J. It's over the punk scene. It's our world. The one who makes the biggest audience in France is Hanouna. What can I say ? We say a lot of bullshit while hiding the questions that annoy. Oi bands nowadays are no «apolitical»... they are «no-politics» ! The guy next to you in the audience might have voted Zemmour, but anyway he paid his ticket. And everybody drink beers. We have the opposite positioning since the beginning. We do what we do what we say. The first ones who were ready for fights, they were from the band !

M. We were talking about strikes and south america because we lived it ! The songs did not transcribe our daily life to the letter, but about those subjects, we had a credibility. As a band, our ambition was to create some meeting spaces for people. We wanted to extend the network. Many bands have appeared in our wake because they met in one of our concert. Like in «la Flèche d'Or» (A very famous political meeting space in Paris -ed) . We wanted to synthesize things, to be the echo chamber of a movement. Which wasn't existing in France by the times.

J. Except The Oppressed, there was no oi bands strictly antifascist in 1995. At least to my knowledge ! Our band made a scene. On the early 2000's, there were dynamics. There's no secret ! When you have a potential audience, people want to create bands. And we contributed to this to start with clean basics. They had the merit of being very clear, and unequivocal.

A. I lived this from Toulouse, as an alternative rock kid. We wanted to have fun playing rock and roll and being offensive. Crews were appearing from Toulouse to Bordeaux under the «redskin» label. Couple years later, the RASH Paris federated those teams.





d'écho d'un mouvement qui était inexistant à l'époque.

J. Je le rappelle : hormis The Oppressed, il n'y avait pas de groupe de oi ouvertement antifasciste en 1995. Du moins à ma connaissance ! Notre groupe a créé une scène. Au tournant des années 2000, la dynamique était puissante. Il n'y a pas de secret : quand il y a un potentiel de public, les gens ont envie de monter des groupes. Nous y avons largement contribué en repartant sur des bases seines. Elles avaient le mérite d'être très claires, sans équivoque.

A. Je l'ai vécu depuis Toulouse en tant qu'enfant du rock alternatif. On voulait prendre du plaisir en jouant du rock et en même temps être offensifs. Des crews se montaient à Toulouse et à Bordeaux sous l'étiquette redskin. Quelques années plus tard, le RASH Paris a permis à ces équipes de se fédérer.

A u moment où vous montez la Brigada, avez-vous conscience de ces enjeux ? De cette capacité à rassembler au-delà de la production musicale ?

- M. Clairement pas ! Pour remettre dans le contexte, notre premier line-up était hautement improbable ! Je suis de taille moyenne, Victor avec sa tête de Mexicain aussi. On a Raymonde à la basse, et une tige de deux mètres à la guitare ! [Rires] On était improbables sur tout ! Tu avais deux choix : ou tu en rigolais, ou tu l'assumais à fond. On a choisi la deuxième option. Moi, j'étais skinhead et je portais des t-shirts avec le drapeau cubain !
- J. Quand on nous voyait arriver, on nous prenait pour des martiens ! On le cultivait à fond et c'était drôle. Un magazine s'était intéressé à nous pour figurer sur leur compil vendue en kiosque. Ils galéraient à trouver de la oi audible. Ils ont du considérer qu'on correspondait au profil. [Rires] On leur a filé « RASH » ! Tous les autres groupes apo devaient être dégoûtés d'avoir leur morceau aux côtés du nôtre. Le mec du magazine avait l'air choqué. Mais qu'est ce qu'il y avait de choquant au final ? Pour nous en tout cas, c'était ça ou rien.
- M. Les mecs nous appelaient « Les Rouges », ça veut tout dire... C'est une expression de faf populiste qui concentre tout le dégoût qu'on leur inspire.
- J. On était beaucoup plus « noirs » que « rouges » d'ailleurs...
- M. Quand les mecs essayaient de justifier un t-shirt de groupe plus que chelou, ils disaient que c'était de la « provocation ». Bizarrement, tu ne les verras jamais avec un t-shirt Fidel Castro, même pour la provoc' ! Bref, on a été les empêcheurs de tourner en rond au sein de cette scène skin. Aujourd'hui encore, certains doivent avoir des crises d'eczéma qu'on joue toujours ! [Rires]
- J. On n'était pas antifa pour le marketing. Quand il fallait aller au contact, on y allait.

A niveau de la scène musicale antifasciste, que dire de « l'après Brigada » ? On a le sentiment que la génération suivante n'a pas forcément pris le relais, sans



eczema seeing that we're always here ! [Laughs]

- J. We were no marketing antifas. When we had to fight, we had to.

A t the level of the anti-fascist music scene, what can we say about the « after Brigada » ? Seems like the next generation didn't necessary took over, lack of leaders or marks to keep this going...

- J. ...You're pointing a sensitive point. When our personal lives took over the band, we took a retreat. Technically everything stopped two years after. I find it a little unhealthy that everything only fits on a single entity ...
- M. To nuance a little: Brigada were big headliners into the antifascist scene. Some other bands played a lot in many places. But the truth is, people doesn't move to see smaller bands. A generation passed. It's all cyclic !
- A. RASH gathered many people with different ambitions. Some for the politic, some for other things... It's true, there was a transmission problem.
- J. We were doing everything. It was the problem. A fanzine, gigs organisation, playing concerts... In spite of ourselves, we have accustomed people for being consumers. They come to the shows and everything's here.
- M. To talk about our fanzine Barricata, we tried to form younger people to include them into it. Everything was ready for a continuation... But inexplicably, no one took up the torch and everything stopped in 2010.
- J. How sad. When I see how society's evolving, I tell myself that now is the time to do what we did twenty years ago..
- B** y your time, the dress codes were clear enough to identify the fascists. Nowadays it changed : casual looks and sportswear are everywhere whatever your political side...
- M. Nowadays, the fascist is your neighbour, your co-worker. Here's the danger. We reach the summum of far right.

meneur ou repère pour perpétuer ce que vous aviez commencé...

- J. Tu mets le doigt sur un point sensible... On a monté un collectif où il y avait beaucoup de monde. Quand nos vies personnelles ont pris le dessus, on s'est mis en retrait de tout ça. Techniquement, tout s'est arrêté dans les deux ans qui ont suivi. Je trouve ça un peu malsain que tout tienne sur une seule entité...
- L. Histoire de nuancer un peu: il faut savoir que la Brigada était une grosse tête d'affiche dans le milieu antifa. D'autres groupes ont énormément joué dans beaucoup d'endroits. Mais la vérité, c'est que les gens se déplacement moins pour les groupes peu connus. Une génération est passée. C'est cyclique!
- A. Le RASH englobait plein de gens aux aspirations différentes. Certaines personnes étaient là pour des raisons politiques, d'autres beaucoup moins. C'est vrai qu'il y a eu un problème dans la transmission.
- J. On faisait tout. C'était bien le problème. Le fanzine, l'organisation des festivals, jouer lors des concerts... Malgré nous, on a habitué les gens à consommer. Ils se ramenaient au concert et c'était du tout cuit.
- M. Pour parler de notre fanzine Barricata, on a quand même essayé de former des gens plus jeunes et de les inclure. Tout était prêt pour que d'autres personnes envisagent une suite... Mais de façon inexplicable, personne n'a repris le flambeau et tout s'est arrêté en 2010.
- J. C'est dommage. Quand je vois comment la société a évolué, je me dis que c'est maintenant qu'il faudrait faire ce qu'on a fait il y a vingt ans



A votre époque, les codes vestimentaires étaient suffisamment clairs pour identifier les fufs. Aujourd'hui la donne a changé: les looks casual et sportswear sont partout, quel que soit le bord politique...

- M. Aujourd'hui, le fasciste c'est ton voisin, c'est ton collègue de travail. Il est là le vrai danger. On est arrivé à un summum de l'extrême droite.
- L. Même Le Pen se fait doubler sur sa droite!
- J. Et puis à l'époque, les gros boneheads ne représentaient pas vraiment un danger politique... Le danger physique pouvait être immédiat dans certains contextes, mais honnêtement ils ne pesaient rien. Les identitaires sont bien plus dangereux car ils se fondent dans la masse. Ce sont de vrais militants, actifs au quotidien. Les gens les plus efficaces sont les plus discrets. La preuve, ils infusent dans toutes les organisations d'extrême droite. Et le look brouille les pistes, c'est clair. Il n'y a rien de plus semblable qu'un groupe de fufs casual face à un groupe d'antifas casual!

On est au cœur des textes du nouvel album?

- M. Ça en fait partie mais pas seulement! C'est important d'évoluer. Les textes du premier album étaient assez... «évidents» on va dire.
- J. Caricaturaux même. Mais bon... on était jeunes, on avait besoin de s'affirmer!
- M. On parle aussi des migrants, des manifs... C'est un peu dur de se juger soi-même. Mais soyons honnêtes: la Brigada c'est aussi une recette. On n'aurait pas pu partir dans une direction musicale totalement différente.

Uos albums sont quand même assez différents les uns des autres...

- Goose L'enjeu reste toujours le même d'un album à l'autre: rester dans la musique propre au groupe, sans se répéter.
- M. Des gros refrains, des gimmicks, et une basse très rock'n'roll!!



L. Even Le Pen have been exceed!

J. By the times, boneheads were not a real political danger... The physical danger was imminent in some cases, but it has no repercussions. The identity politics are more dangerous because it fits to the masses. They are real and active militants. The more efficient persons are the most inconspicuous. They fit into every kind of right wing programs. And their dress code covers the tracks, for sure. Nothing's more similar than casual fascists facing casual antifascists!



Is it a topic of the new album?

M.: Sort of! It is important to evolve. Our first lyrics were pretty... «obvious».

J.: I would say caricatural. But we were young with a will of asserting things!

M.: We also talk about



migrants, demonstrations... It's hard to judge by yourself. Let's be honest: Brigada's a recipe. We cannot go in a completely different direction.

Your albums seems a little different from one to others...

Goose The challenge always remains the same from one album to another: Keeping the musical features of the band without repeating ourselves.

M. Big choruses, gimmicks, and a rock'n'roll bass!!

Through a Greek Eye

Focus sur le morceau "RITRA"

0-100 σειρένε "Sirene" (Athènes)

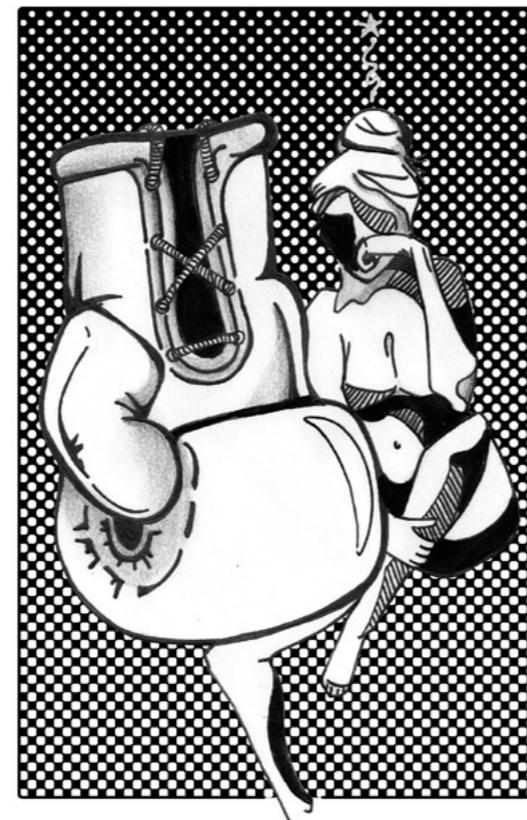
La chanson parle du plaisir, de la libre expression de la sexualité et du sexe lui-même, avec la condition nécessaire de respecter les limites (et en bonus quelques moqueries sur le machismo). Seirene a dit ce que nous sommes nombreuses à ressentir et que nous disons rarement en public: comment le machismo et la masculinité peuvent être un tel repoussoir sexuel. Et comment, pour beaucoup d'entre nous, le plaisir est proportionnel au respect de nos limites.

À la base, la chanson évoque la magie qui peut se produire s'il y a consentement et compréhension mutuelle-respect, d'une manière 'fun' mais sérieuse aussi.

Par Alkistis A. / Illus: Mademoiselle Pin

Ce que je préfère dans ces morceaux, c'est que la voix n'apparaît jamais comme celle d'une femme sage et omnisciente qui sait comment s'imposer et comment vivre, mais comme celle d'une sœur également perdue, anxieuse et effrayée qui est en train de tout découvrir et qui nous appelle à le faire ensemble.

Pour moi, on s'attache vraiment à une chanson quand on l'écoute dans ses écouteurs en marchant seul/e. Je m'attache à chaque chanson quand je l'écoute sur mon mp3 en marchant dans les rues d'Athènes et en serrant mes clés dans ma main (ceci s'applique si c'est la nuit et que vous êtes une femme). Drôle ou pas, je me sens sans peur, énervée et pleine d'énergie. Je crois que Ritra passe dans mes écouteurs depuis quatre mois, non seulement parce que je l'aime en tant que chanson, mais aussi à cause des sentiments qu'elle et d'autres chansons de rap féminin me procurent: Des sentiments d'autonomisation, d'intrépidité, un énorme 'vas te faire foutre' à ceux qui ne respectent pas nos corps, un gros câlin entre copines, une danse sauvage...



Focus on the track "RITRA"

0-100 σειρένε "Mermaid" (Athènes)

The song talks about pleasure, the free expression of sexuality and sex itself, with the necessary condition of respecting boundaries (and bonus some mockery in the machismo). Seirene said what we felt many and rarely said in public: how machismo and masculinity can be such a turn off. And how pleasure for many of us is proportional to respecting our boundaries.

At its base, the song is about the magic that can happen if there is consent and mutual understanding-respect. In a 'fun' but also serious way.

By Alkistis A. / Trad: Alkistis A. / Illus: Mademoiselle Pin

My favorite part of the tracks is that the voice never comes across as an all-knowing, wise woman who knows how to impose and how to live but as an equally lost, anxious and afraid sister who is now figuring it out and calling us to do it together.

For me, you really bond with a song when you listen to it in your headphones while walking alone. I bond with every song when I listen to it on my mp3 while walking on the streets of Athens and clutching my keys in my hand (this applies if it's night and you're a female). Funny or not, I feel fearless, pissed off and full of energy. I think Ritra has been playing on my headphones for 4 months straight, not only because I like it as a song but also because of the feelings it and other fem rap songs give me: Feelings of empowerment, fearlessness, a huge fuck you to those who don't respect our bodies, a big hug with girlfriends, a wild dance.

Of course, these songs found their place of existence in the communal space as well, because they are the kind of songs that deserve to be shared. We listened to them while we were sweating in athenian, suffocating apartments with our girlfriends, inside cars with open windows on the curves of some island, with speakers (kangouras style) when we were walking drunk around the city..

The magic is when these individual, private for each and every one of us feelings, then become collective, when we all scream the lyrics and dance together at the pit.

Plus, the enjoyment and energy at the concerts is amazing as lately, I see almost exclusively women in front. At the last concert at the agricultural university, having fewer people left, we were all together ecstatically, we appropriated the space and stepped forward to dance with our girlfriends.

The song "For the girlfriends" (Gia tis files), we lived it as an anthem to female friendship and bonding with our sisters and Ritra as an anthem of our summer.

I always think a big reason why someone writes a song is the same reason why someone who listens to it loves it so much: to feel less alone.

Thanks to Seirene and every female rapper and artist who keeps making us feel less lonely and more powerful, sexy and free.

Bien sûr, ces chansons ont également trouvé leur place dans l'espace communautaire, car elles sont le genre de chansons qui méritent d'être partagées. Nous les avons écoutées en transpirant dans des appartements athéniens étouffants avec nos copines, dans des voitures aux fenêtres ouvertes sur les virages d'une île, avec des haut-parleurs (style kangouras) lorsque nous marchions bourrées dans la ville...

La magie, c'est quand ces sentiments individuels, privés pour chacun d'entre nous, deviennent collectifs, pendant un concert ou nous criions tous les paroles et dansons ensemble dans la fosse.

De plus, le plaisir et l'énergie aux live est énorme parce que ces derniers temps, je vois presque exclusivement des femmes devant. Au dernier concert à l'Université d'Agriculture, comme il

restait moins de monde, nous étions toutes ensemble en extase, nous nous sommes appropriées l'espace et nous nous sommes avancées pour danser et chanter avec nos copines.

La chanson "Pour les copines" (Gia tis files), nous l'avons vécue comme un hymne à l'amitié féminine et aux liens avec nos sœurs et Ritra comme un hymne de notre été.

Je pense toujours qu'une grande raison pour laquelle quelqu'un écrit une chanson est la même raison pour laquelle quelqu'un qui l'écoute l'aime tant: pour ne plus se sentir seul.

Merci à Seirene et à toutes les rappeuses et artistes qui continuent à nous faire nous sentir moins seules, plus fortes, sexy et libres.

Interview * 0-100 σειρένε

Je suis d'Athènes mais pendant toute mon adolescence j'ai vécu dans un quartier très éloigné du centre (et ce n'était pas drôle du tout).

Mon pseudo signifie en fait 0 (mhden) - 100 (ekato). C'est une expression que nous utilisons ici quand quelqu'un passe de 0 à un 100 (%).

Vous pouvez utiliser cette phrase pour beaucoup de situations (par exemple les sautes d'humeur) et je l'ai choisie parce que j'étais très mal pendant une période... et du coup je suis passée de 0 à 100. «Ritra» en grec est comme un terme dans un ac-

cord qui définit les dommages que vous subirez si vous rompez l'accord. Alors dans la chanson, cela signifie qu'il y a des limites dans l'accord, dans le cadre d'une relation sexuelle. C'est comme un rappel pour dire qu'on ne peut pas les franchir.

Ce qui est amusant avec ce morceau, c'est qu'il est très sexy et que je n'étais pas du tout dans une période «sexy» quand je l'ai écrit. À ce moment là, il était très difficile pour moi de faire confiance à quelqu'un pour avoir des relations sexuelles. J'en avais vraiment marre d'avoir peur que quiconque puisse dépasser mes limites. Et de façon générale, j'étais très fatiguée de penser tout le temps qu'en tant que femme on doit expliquer pourquoi "non c'est non". Alors j'ai pensé allez tous vous faire foutre, j'aime le sexe et je n'arrêterai pas de le faire juste parce que vous êtes des connards! Cela doit être le contraire.



Interview * 0-100 σειρένε

I am from Athens but for all my teenage years I was leaving in a neighborhood very far from the center (and it was not fun at all).

The surname means actually 0 (mhden) - 100 (ekato) and it's a phrase we use here when someone goes from "0 to one 100 (%)" . You can use this phrase for a lot of situations (for example mood swings) and i chose it because i was very fucked up for a period and suddenly I went from 0 to 100.

Ritra in Greek is like a term in an agreement that defines the damages you'll have if you break the agreement. So at the song it's like the limits in the agreement of a sexual relationship and a re-

minder that you cannot cross them.

The funny thing about Ritra is that it's very sexy and I was not in a sexy period at all when I wrote it. Actually it was very difficult to trust someone to have sex. I was really tired of being afraid that whoever no matter what, can cross my limits. And very tired in general to think all the time that as women we have to explain why "no means no".

So I thought fuck you all, I like sex and I won't stop doing it because you are assholes.. It has to be the opposite.

Lyrics for the track "RITRA"

0-100 σειρένε "Sirene"

Είναι λεσ και ζούμε στο ring
C'est comme si on vivait dans le ring
It's as if we're living on the boxing ring

Μέσα στο δωμάτιο χαζεύω τα Μπλεγμένα
σώματά μας σα καλώδια
Dans la chambre je bloque sur nos corps mélange
gés comme des câbles
In the bedroom I stare at our tangled bodies like
they're cables

Μέσα στο δωμάτιο μαζεύω τα Σπασμένα μας
κομμάτια ξημερώματα
Dans la chambre je ramasse nos gueules cassées
au levé du jour
In the bedroom I pick up our broken selves at
sunrise

Σου δίνω πινέλα και χρώματα Για να
ζωγραφίζουμε κρυμμένα βιώματα
Je te donne pinceaux et couleurs pour dessiner
des vécus cachés
I give you brushes and colours to draw our hid-
den lives

Μες τη παρασάλη πάλι βλέπω πατώματα
Dans le vertige je vois encore des planchers
In the vertigo I still see deckings

Να σπάσει η φουτίνα που μας είχνει, μας είχνει
στα πιάματα
Casser la routine qui nous jette dans la défonce
Breaking the routine that forces us to get high

Μου λένε δεν θυμάμαι τα ονόματα
On me dit des prénoms je ne m'en souviens pas
They're telling my names I don't remember

Θέλω να αντηχεί στα τοιχώματα
Je veux que ça résonne sur les parois
I want it to echo on the walls

Μια μπότα τη μέρα να φύγουν τα νεύρα να
σπάσει η Δευτέρα με τη bat.
Une grosse caisse (batterie) par jour pour partir
les nerfs et casser lundi avec un charley
A huge mess a day to soothe the nerves and
break Mondays with a charley

Είναι λεσ και ζούμε στο ring

C'est comme si on vivait dans
le ring
It's as if we're living on the
boxing ring

όλη η ζωή μας ένα uppercut
ακούμε το ding
Toute notre vie un uppercut
on entend le ding
Our whole lives an uppercut,
we hear the ding

όχι δεν ακούμε το ding
Non on n'entend pas le ding
No, we don't hear the ding

Τα γάντια μου ύδρωνα όσο
παλεύω μες το beat
Je mouille les gants pendant
que je me bas sur le beat
I wet my gloves while I fight
on the beat

Είναι λεσ και ζούμε στο ring
C'est comme si on vivait dans
le ring
It's as if we're living on the
boxing ring

Όλη η επαφή μας μια πάλη δεν χτυπάει το
ding
Tout notre contact une lutte, toujours pas de ding
Every contact is a fight, still no ding

Δεν τελειώνει αυτό το beat, Όσες άμυνες κι αν
βγάλουμε όλο τρέχωμε low kick
Il se finit jamais ce beat, malgré toutes les dé-
fenses on se prend toujours un low kick
This beat is never ending, no matter the defence,
we're always taking a low kick

Είναι λεσ και ζούμε στο ring
C'est comme si on vivait dans le ring
It's as if we're living on the boxing ring

Στέλνουμε φρεσιά κι φιλάκια στο KAT
On envoie des civières et des bisous aux ur-
gences
We're sending stretchers and kisses to the ER



Αφού επέλεξαν να τα
βαλουνε με τις αγριοτα
Vu qu'ils ont décidé de se mê-
ler avec les chats sauvages
Since they've decided to
meddle with the wild cats

Τελειώσανε οι μέρες που δεν
ακούγομασταν
Finit les jours où vous ne nous
entendez pas
The days when you didn't
hear us are over

Τώρα σου λέω Φερμα, αυτοί
που πρέπει θα τις φαν
Maintenant je te dis bra-
quage, ceux qui méritent vont
en prendre
Now I'm telling you: holdup,
those who deserve it will take
a hit

Κουπεπέ κουπεπέ κουπεπέ
(Chant pour les bébés en bou-
geant les poignées)
(Baby songs while moving
the wrists)

Ηθαγε οι μπεμπηδες
πουλάνε τουπέ
Y a les grands bébés qui se la
pètent
Big babies are showing off

Το γράφουμε σε τοίχους
στίχους Ρεφέν και πουπλε
On l'écrit sur les murs dans
des refrains et des couplets:
We're writing it on the walls,
in choruses and verses:

Το Όχι είναι όχι, όχι δεν θα
γίνει Ναι

«Non c'est non», le non deviendra jamais oui
«No means no», a No will never become a Yes

Έχω βάλει Ρήτρα, Σου το είπα συτά
J'ai mis une clause, je te le dis clairement
I turned it into a clause, I'm telling you clearly

Τα λόγια σου περιττά είπα, Το βλέμμα σου
αλλού και τα χέρια κοντά
Tes paroles sont inutiles, ton regard ailleurs et
loin tes mains
Your words are useless, your eyes look away and
your hands are even farther

Μην είστε τόσο άντρες είναι
λίγο ντεκαυλέ
Soyez pas si «mec»,
ça ne me fait pas
bander

Don't be so « manish », It doesn't turn me on
Βγάζω γούστα μόνο άμα δειξει πως αισθάνεται
Je montre mon kif seulement quand il me
montre comme il se sent
I only show my affection when he shows his
emotion

Άμα Ναι άμα Ναι ναι χώνω αμανε
Si oui si oui je balance du Amané (chant oriental)
If so if so I'll put some Amané on (oriental singing)

Στη γειτονιά θα ακούγεται όλη νύχτα το αχνε
Dans le quartier toute la nuit ils vont entendre
«oh oui»
In the borough all night long they'll hear « oh yeah »

Δεν είναι pushy pushy του δίνω pussy
C'est pas pushy pushy je lui donne pussy
It's not pushy pushy, I give pussy

Πάντα περιμένει αυτό το Ναι να ακούσει
Toujours il attend d'écouter ce «oui»
He's always waiting to hear the « yes »

Δεν είναι pushy pushy κι είμαι τόσο juicy, ξέρει
πως μ' αρέσει κι ας είμαι τόσο choosy X2
C'est pas pushy pushy et je suis si Juicy, il sait
que sa m'a plait même si je suis si choosy
It's not pushy pushy and I'm so juicy, he knows I
like it even if I'm choosy

Πάρε τη νουτέλα baby, Θέλω να με γλείφεις
all day
Attrape le nutella baby, je veux que tu me lèche
toute la journée
Take the nutella baby, I want you licking me all
day long

Κάνε το σάμα μου πιάπι και μιλα μου με delay
Fais de mon corps une platine et parles moi
avec du delay
Turn my body into a turntable and talk to me
about delay

πως μ' αρέσει αυτό που θέλει να μου λέει
Ça me plaît ce qu'il voulait me dire.
I liked what he wanted to tell me.

gloves while
I wet my
fight on the beat

DES ROUES ET DES COUPS Roller Derby

Article et illustrations par Momo Tus.

Face au miroir, une faible lueur clignote sur le reflet de son visage pailleté. Le néon des vestiaires ne semble pas tout à fait en forme aujourd'hui. Comme Sam. Elle fixe ce regard bleu mélancolique, qui se mélangeait presque avec cet océan de cernes qui s'étale sous le dessous de ses yeux. Il faut dire qu'hier, les filles n'ont pas été très malignes. Logées chez leurs adversaires du match d'aujourd'hui, les Baraques à Tits, elles ont passé la journée dans les préparatifs. Mais ça, c'était avant de se paquerer un peu trop la fraise comme dirait Céline Fion, la Québécoise de l'équipe au coup de fesses redoutable sur le terrain.

Elle esquisse un sourire en pensant à Mouette Vicieuse, leur capitaine, qui s'est étalée tout en longueur en glissant sur de la pâte à cake par terre. Un grand écart incontrôlé, les fesses au sol, et un nouveau bleu s'est ajouté à sa collection de joueuse particulièrement indigne sur le "track", le terrain. Sa spécialité: arriver par derrière, et cogner, à défaut de ne pas savoir encore très bien patiner. Or, Mouette Vicieuse a souvent tendance à tenter des coups interdits pour finir sur le banc des punis: la "prison". Samantha, elle, n'y a jamais été. C'est le pivot, la tête pensante. Elle oriente la stratégie pour que l'équipe puisse frayer un chemin à leur attaquant, la "Jammeuse". Cette dernière doit doubler le mur adverse de quatre joueuses, le "pack", autant de fois que possible pendant une "Jam" de deux minutes.

Un dernier coup d'œil dans le miroir. C'est la première fois qu'elle enfile ce maillot. Toute de noir vêtue, avec des bandes rouges sur les côtés aux couleurs des Diabolclits, elle se sent fière. Le maillot uniforme et la quasi-absence d'accessoires folkloriques, elle y tient: c'est une manière pour les filles de l'équipe d'asseoir leur légitimité et la professionnalisation de ce sport face à l'image de "show à l'américaine" longtemps ancrée dans les représentations. Finis le mini-short à paillettes, les genouillères arc-en-ciel et les bas-résille coupés par des chaussettes dépareillées de "Fresh Meat". La belle époque où, innocente de violence, elle était encore couvée par sa Derby-marraine dans l'apprentissage des quatre-vingt pages de règles particulièrement complexes.



La tête tangue un peu, mais il faut y aller. Elle n'a peut-être pas une gouache d'enfer mais elle a une trempe de poids lourd. Elle attrape ses protections et ses quads - les patins à quatre roues - et entrecroise patiemment ses lacets. Heureusement qu'elle a changé les roues la veille, le sol de ce gymnase a l'air particulièrement vétuste. Du fait du manque de reconnaissance du Roller Derby, le béton ciré qui adhère et qui crisse reste un privilège.

Une fois enfilé son casque arborant fièrement "Raie-manta" - ses longs bras lui permettant de se protéger sur les côtés -, elle est alors prête à casser des bouches, et des touffes. À chaque sortie de vestiaire, le même sentiment. Celui d'être une autre personne. Elle n'est plus Samantha, la comptable. Une bienveillance particulièrement fondatrice de cette communauté, où chaque membre doit se sentir protégé et doit pouvoir, si il ou elle le souhaite, montrer une partie de soi qu'un quotidien n'accepte pas forcément. Initialement créé par les femmes pour les femmes, le Roller Derby n'en prône pas moins des valeurs d'inclusivité, et ce peu

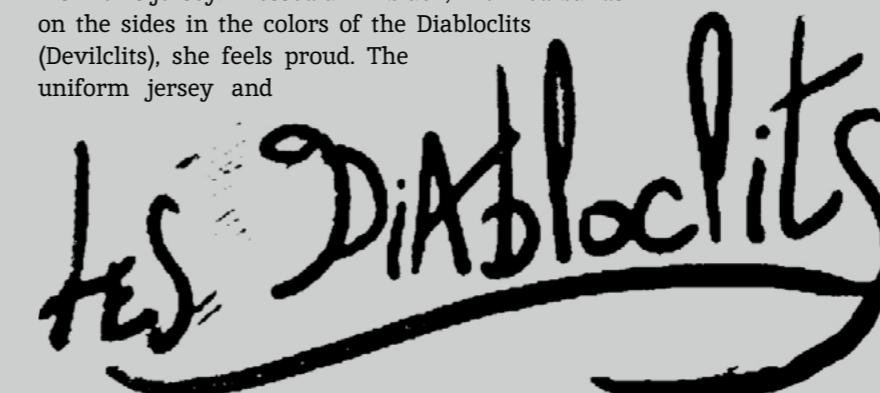
WHEELS AND BLOWS Roller Derby

Text et drawings by Momo Tus.

Facing the mirror, a faint light flashes on the reflection of her glittery face. The locker room neon doesn't look quite in shape today. Like Sam. She stares at that melancholy blue gaze, which almost blends in with that ocean of dark circles that spread out under her eyes. It must be said that yesterday, the girls were not very smart. Staying over at their opponents' houses for today's match, the Baraques à Tits (Tits Van), they spent the day in preparations. But that was before drinking like a fish, as Céline Fion (Celine Butt), the Canadian French of the team with a formidable butt kick on the ground, would say.

She smiles as she thinks of Mouette Vicieuse (Vicious Seagull), their captain, who has sprawled lengthwise while slipping on cake batter on the floor. An uncontrolled split, buttocks on the ground, and a new bruise has been added to her collection of a particularly unworthy player on the "track", the field. His specialty: arriving from behind, and hitting, as she does not yet know how to skate very well. However, Mouette Vicieuse often tends to attempt prohibited moves to end up on the bench of the punished: the "jail". Samantha has never been there. She is the pivot, the thinking head. She guides the strategy so that the team can clear a path for their attacker, the "Jammer". The latter must double the opposing wall of four players, the "pack", as many times as possible during a two-minute "Jam".

One last look in the mirror. This is the first time she's worn this jersey. Dressed all in black, with red bands on the sides in the colors of the Diabolclits (Devilclits), she feels proud. The uniform jersey and



the almost absence of folkloric accessories, she likes it: it's a way for the girls of the team to establish their legitimacy and the professionalization of this sport in the face of the image of "American show" long anchored in the representations. Gone are the mini-shorts with sequins, the rainbow knee pads and the fishnet stockings cut by mismatched socks from "Fresh Meat". The beautiful era when, innocent of violence, she was still nurtured by her Derby-godmother in learning the eighty pages of particularly complex rules.

The head rocks a little, but you have to go. She may not have a hell of a gouache but she has a heavyweight temper. She grabs her protections and her quads - the four-wheeled skates - and patiently criss-crosses her laces. Fortunately, she changed the wheels the day before, the floor of this gymnasium looks particularly dilapidated. Due to the lack of recognition of Roller Derby, waxed concrete that sticks and squeaks remains a privilege.

Once put on her helmet proudly displaying "Raie-manta" (Ray-manta) - her long arms allowing her to protect herself on the sides -, she is then ready to break mouths, and tufts. Every time you leave the locker room, the same feeling. To be another person. She is no longer Samantha, the accountant. A particularly founding benevolence of this community, where each member must feel protected and must be able, if he or she wishes, to show a part of oneself that a daily life does not necessarily accept. Initially created by women for women, the Roller Derby nevertheless advocates values of inclusivity, regardless of age or morphology, gender or sexual orientation. However, it is these values that clash with those of sports institutions - and the world as a whole. Here, it is the collective spirit that counts and trust, beyond performance.

Sam finally arrives in the room, the gymnasium is in turmoil. In the wake of the militant feminist heritage and American punk culture from which this sport stems, self-management is the key word: everyone pitches in. It's swarming everywhere. Sylvie Stallone is mopping up old sticky stains, while the Baraques à Tits girls are tinkering with a track with rope and tape. It wiggles to old punk rock

importe l'âge ou la morphologie, le genre ou l'orientation sexuelle. Or, ce sont bien ces valeurs qui s'entrechoquent avec celles des institutions sportives - et du monde dans sa globalité. Ici, c'est l'esprit collectif qui compte et la confiance, au-delà de la performance.

Sam arrive enfin dans la salle, le gymnase est en ébullition. Dans le sillage de l'héritage militant féministe et de la culture punk américaine dont ce sport est issu, l'auto-gestion est le maître mot: tout le monde met la main à la pâte. Ça fourmille de partout. Sylvie Stallone passe la serpillière sur des vieilles tâches collantes, pendant que les filles des Baraques à Tits bricolent un track avec une corde et du scotch. Ça se trémousse sur du vieux punk rock qui grésille des enceintes, pendant que Marguerite Furax s'éclabousse de mousse en testant la tireuse. Auto-coaching, auto-financement... l'indépendance fait fer de lance parmi les filles, qui scelle cette amitié particulière peu importe la couleur du maillot.

Un groupe commence déjà à faire du "off-skate" sur le côté du track, des exercices d'étirement sans les patins. Les muscles des cuisses se tendent à chaque mouvement, tout comme le regard des joueuses, prêtes à en découdre. Le résultat d'entraînements intensifs, à raison de plus de quatre heures par semaine. Assise au bord du terrain, Sam voit la salle se remplir sur les petits gradins de fortune, mais la foule reste modeste. Le Roller Derby n'étant pas reconnu par le Ministère des Sports, il se retrouve souvent en bas de la liste. Les Mairies sont frileuses. Les entraînements s'improvisent souvent sur des parkings. Quand une salle est finalement obtenue, le créneau complique l'organisation. Dimanche matin, 9h. En attendant que les choses bougent, certaines s'organisent et trouvent d'autres solutions comme les Nantes Derby Girls, qui ont réussi à se doter de leur propre piste dans un hangar.

Le coup de sifflet retentit: la musique s'arrête. Les quelques supporters agglutinés autour de la table de merchandising - pour autofinancer les événements et les déplacements - regagnent leur place. Les cinq joueuses de chaque équipe commencent à se positionner sur le track. Sam enfile en un éclair son protège-dent autour duquel sa mâchoire se resserre. La Jammeuse, c'est Marguerite Furax, soldate du feu en dehors du terrain. Son statut d'attaquante est signifié par la présence d'une étoile sur son casque, affublé d'autocollants divers et variés, d'un drapeau breton à un sticker "Moins de banquiers, plus de banquises!".

Le cri de guerre de Mouette Vicieuse lance les hostilités "ON FONCE ET ON FRAPPE!" puis la dizaine de filles s'élancent. Elles prennent de la vitesse et progressent en pack, genoux pliés et fesses serrées. Un coup de sifflet et elles s'entrechoquent épaule contre



sizzling from the speakers, while Marguerite Furax (Mad Marguerite) splashes herself with foam while testing the beer tap. Self-coaching, self-financing... independence is the spearhead among the girls, which seals this special friendship regardless of the color of the jersey.

A group is already starting to do "off-skate" on the side of the track, stretching exercises without the skates. The thigh muscles tense with each movement, just like the eyes of the players, ready to fight. The result of intensive training, more than four hours a week. Sitting at the edge of the field, Sam sees the room filling up on the small makeshift bleachers, but the crowd remains modest. Roller Derby not being recognized by the Ministry of Sports, it often ends up at the bottom of the list. Town halls are chilly. Training is often improvised in parking lots. When a room is finally obtained, the slot complicates the organization. Sunday morning, 9 a.m. While waiting for things to move, some are getting organized and finding other solutions, such as the Nantes Derby Girls, who have managed to set up their own track in a hangar.

The whistle sounds: the music stops. The few supporters huddled around the merchandising table - to self-finance events and travel - return to their places. The five players from each team begin to position themselves on the track. Sam quickly puts on his mouth guard around which his jaw tightens. The Jammer is Marguerite Furax, a fire soldier off the track. Her status as an attacker is signified by the presence of a star on her helmet, adorned with various and varied stickers, from a Breton flag to a sticker "Fewer bankers, more ice floes!".

Mouette Vicieuse's battle cry launches hostilities "CHARGE AND STRIKE!" then the ten girls rush off. They pick up speed and progress in a pack, knees bent and buttocks tight. A whistle and they collide shoulder to shoulder. This big melee on wheels then looks like a great free-for-all battle to prevent the opposing Jammer from advancing. The incessant whistles of the refs, the referees - many on the field - mingle with the comments of the actions in the sizzling microphone.

**CHARGE
AND
STRIKE!**

épaule. Cette grande mêlée sur roulettes ressemble alors à une belle foire d'empoigne pour empêcher la Jammeuse adverse d'avancer. Les coups de sifflet incessants des refs, les arbitres - nombreux sur le terrain - se mêlent aux commentaires des actions dans le micro grésillant.

Marguette Furax file alors à toute allure après avoir réussi à dépasser les bloqueuses adverses. Edith Presse-Les est à terre. Accepter les coups et savoir bien chuter, en avant et sans poser les doigts à terre, font partie des bases. Sam se projette au sol et dérape sur sa genouillère pour s'assurer qu'elle va bien. Elle l'aide à se relever pendant que Mouette Vicieuse et Whitney Baston plient face aux coups des Baraques à Tits. Crissements de frein, bruits de patins qui dérapent et crashes sur le bitume rythment chaque jam. Le score se creuse en faveur des Baraques à Tits qui comprennent qu'elles ont l'avantage. En privilégiant l'évitement à la cogne, les filles laissent alors souffler Les Diabloclits avant la fin.

Coup de sifflet d'arrêt. Après les coups, les câlins. Sam entend la voix ricaneuse de Mouette Vicieuse qui commence déjà à comparer ses bleus sur ses fesses à ceux de Sylvie Stallone des Baraques à Tits. Ici, c'est à celle qui aura le plus gros. Le brouhaha des rires se mêle aux différents débriefs des matchs. "Edith, t'abuses, t'aurais pu aller crever ailleurs au début de la Jam" lance Sally Vermine. Sam observe de loin cette grande famille, qu'elle sait présente quand il faut se serrer les coudes ou simplement pour être hébergée à l'autre bout de la France. Maintenant qu'elle évolue en Nationale 2, elle se questionne plus largement sur la volonté commune des clubs d'initier une organisation officielle et reconnue du Derby en France, avec une ambition internationale. Car c'est bien cet esprit Do It Yourself qui fait force, et l'arrivée d'une institution officielle risquerait de changer les règles du jeu, au propre comme au figuré. La volonté de codifier le sport - comme les tenues - pour tendre vers une démocratisation et une professionnalisation, pourrait-elle nuire aux valeurs d'origine du Roller Derby? Sam, elle, n'y croit pas. Le Roller Derby restera pour elle un sport fait "par les gonzesses pour les gonzesses", qui préservera toujours son histoire militante.

ET
ON FONCE
ET
ON FRAPPE



Marguerite Furax then spins at full speed after having managed to overtake the opposing blockers. Edith Presse-Les (Edith Presley) is down. Accepting blows and knowing how to fall well, forward and without putting your fingers on the ground, are part of the basics. Sam throws herself to the ground

and skids on her knee pad to make sure she's okay. She helps him up while

Mouette Vicieuse and Whitney Baston (Whitney Dust-up) give in to the blows of the Baraques à Tits. Squealing brakes, the sound of skidding

pads and crashes on the asphalt punctuate each jam. The score widens in favor of Baraques à Tits who understand that they have the advantage. By favoring avoidance over bumping, the girls then let Les Diabloclits breathe before the end.

Stop whistle. After the blows, the hugs. Sam hears the sneering voice of Mouette Vicieuse who is already starting to compare her bruises on her buttocks to those of Sylvie Stallone from Baraques à Tits. Here, it is to the one who will have the biggest. The hubbub of laughter mingles with the various match debriefs. "Edith, you are wrong, you could have gone to die elsewhere at the start of the Jam" launches Sally Vermine. Sam observes this large family from afar, which she knows is present when it is necessary to stick together or simply to be accommodated at the other end of France. Now that she is playing in National 2, she is more broadly questioning the common will of the clubs to initiate an official and recognized organization of the Derby in France, with an international ambition. Because it is this Do It Yourself spirit that is strong, and the arrival of an official institution could change the rules of the game, both literally and figuratively. Could the desire to codify the sport - like the outfits - to move towards democratization and professionalization harm the original values of Roller Derby? Sam doesn't believe it. Roller Derby will remain for her a sport made "by chicks for chicks", which will always preserve its militant history.

BY CHICKS
FOR CHICKS



THE

PLAYLIST

of... DAVID CASTEL AKA « VIDDA »

Des plaines de son Tarn et Garonne natal, jusqu'aux plus prestigieux plateaux de la scène metal hexagonale en passant par son labo d'ingénieur sonique. Sieur David Castel aka Vidda aka David Castelsarrasin a toujours conçu la musique comme rempart à la vacuité de la vie. Ayant affûté sa lame guitaristique au sein du groupe Psykup durant plus de 10 ans, c'est désormais du côté des élucubrations planantes du jazz que son cœur penche. Technocrate avéré de la six cordes, c'est également derrière les manettes, en studio, que Vidda se lâche le plus. Véritable savant de la mixette, prestidigitateur de cubase, chirurgien des fréquences, il mettra tous les moyens en place pour que votre musique évite de « bander mou ».

Sans plus attendre, la playlist de cet acharné de travail tout autant que maître du scandale... Mais quoi qu'on en dise ce n'est pas lui... c'est le voisin!

From the plains of his native Tarn et Garonne, to the most prestigious stages of the french metal scene, passing through his sonic engineer's lab. Sieur David Castel aka Vidda aka David Castel-Sarrazin has always conceived of music as a rampart against the vacuity of life. Having sharpened his guitar blade within the group Psykup for more than 10 years, it is now towards the mind-blowing rantings of jazz that his heart leans. Proven six-string technocrat, it is also behind the controllers, in the studio, that Vidda give the most. A true scientist of the mix controller, magician of cubase, surgeon of frequencies, he will put all the means in place so that your music avoids being "limp dicked".

Without further ado, the playlist of this hard worker as well as scandal master...But whatever people say, it's not him... it's the neighbor!

Un morceau qui a tout pour être un tube mais qui malheureusement « bande mou »?
A song that has everything to be a hit but unfortunately is "limped dick"?

→ Krav Boca - TN Punx

Ton morceau culte de Néo-Metal?
Your cult Neo-Metal song?

→ Sevendust - Trust

Un morceau qui déclencherait des comportements scandaleux de ta part?
A song that would trigger you scandalous behaviors?

→ S.Gainsbourg - Love on the Beat

Un morceau dont tu jalouses les parties guitares?
A piece of which you are jealous about its guitar part?

→ Tout de chez Guthrie Govan...

Ton morceau jazz ultime?
Your ultimate jazz song?

→ Charlie Parker - Donna Lee

Le morceau qui t'a donné envie de te lancer dans le metal?
The song that made you get into metal?

→ Pantera - A New Level

Le morceau que tu ne peux plus supporter, même pour rire...
The song you can't stand anymore even, for a laugh...

→ Chuck Berry - You Never Can Tell

Ton morceau culte de rap français?
Your cult french rap song?

→ Lunatic - Les Vrais Savent

Le morceau qui t'as mis une énorme claque en terme de production studio?
The song that blew your mind about all its studio production?

→ Rage Against The Machine - Fistful of Steel

Le morceau idéal à lancer pour tester l'efficacité d'un système son ?
The ideal song to test the effectiveness of a sound system?

→ Bruno Mars - 24k Magic

Le morceau que tu aimerais qu'on mette à ton enterrement?
The song you want to be played at your burial?

→ Duke Ellington - In a Sentimental Mood



COMME À L'ANCIENNE...



D.I.WHY?



SPEED DATING...



